TT 62015 - SR 1882

FACULTÉ

DE

THÉOLOGIE PROTESTANTE

DE MONTAUBAN

SÉANCE PUBLIQUE DE RENTRÉE

LE 16 NOVEMBRE 1882

RAPPORT DE M. LE DOYEN

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR J. PÉDÉZERT

RAPPORT SUR LE CONCOURS





MONTAUBAN

TYPOGRAPHIE VICTOR MACABIAU, BOULEVARD DE LA CITADELLE

DISCOURS DE M. PÉDÉZERT (1)

ADOLPHE MONOD

ÉTUDE D'ÉLOQUENCE RELIGIEUSE

Il faut distinguer les orateurs des philosophes. Les philosophes préparent les progrès; les orateurs les consacrent.

Les orateurs apparaissent donc après les génies et les siècles créateurs. Leur mission est bien plutôt d'exprimer l'état des âmes que de le changer. Ils ont leurs audaces, mais ce ne sont pas des audaces de doctrine. Aucun système ne porte leur nom. Le plus brillant penseur de l'antiquité grecque n'est pas Démosthène, c'est Platon; le plus hardi théologien de l'ancienne Eglise chrétienne n'est pas Chrysostome, c'est Origène. Démosthène et Chrysostome ne pouvaient avoir la puissance populaire qu'à la condition de n'avoir pas la hardiesse scientifique.

Voici Bossuet: il est un homme de tradition et d'autorité, le premier de son époque. Il ne connaît ni les tourments sublimes de Pascal, ni les nobles rêves de Fénelon. Il n'a fait entendre ni à son roi ni à son pays ce cri de « Marche, Marche, Marche, » qui est celui de la vie avant d'être celui de la mort. S'il a prophétisé, ç'a été pour annoncer, politiquement et religieusement, le retour du passé dans l'avenir. Il ne croyait ni autrement ni autre chose que le dernier des prêtres. Mais si cet

⁽¹⁾ Une partie de ce discours a dû être omise à la lecture.

homme n'a pas été le guide de son siècle, il en a été l'image et le peintre incomparables. Nul n'a reçu une pareille impression, nul n'a laissé un pareil souvenir soit de ses grandeurs, soit de ses misères. Les idées du grand évêque étaient celles de ses contemporains, mais ses émotions et ses paroles étaient bien à lui. Tout le monde avait été frappé de la mort subite d'une jeune princesse: seul, il fit entendre ce cri funèbre: « Madame se meurt, Madame est morte. » Tout le monde admirait les belles funérailles de Condé; seul, il vit « ces colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant. » D'autres prédicateurs avaient tressailli à la nouvelle de la révocation de l'Edit de Nantes; seul, il salua, dans le fanatique et aveugle prince qui l'avait ordonnée, un nouveau Constantin. un nouveau Théodose, un nouveau Charlemagne, et seul il fit monter jusqu'au ciel les acclamations de l'Eglise et de la France. Il élève tout ce qu'il touche, en sorte qu'on pourrait, littérairement, l'appeler Bossuet le Grand.

Saurin non plus ne trouva rien de nouveau. Il prêcha, sans chercher à les modifier, les vieilles doctrines protestantes; mais il les prêcha avec une émotion et un éclat extraordinaires. Il pleura, comme un prophète, les malheurs de son peuple. Il fut le Jérémie d'un autre Israël captif.

On pourrait demander si les grands orateurs de la fin du siècle dernier ne furent pas des novateurs. Ils le furent bien plus en apparence qu'en réalité. Les tribuns ont changé les faits; les philosophes avaient changé les idées; les premiers ont changé la Constitution, et les seconds l'âme de la France. Les philosophes sont donc les initiateurs et les tribuns les propagateurs.

Les orateurs sont des hommes qui croient le plus ce que les autres croient, qui veulent le plus ce que les autres veulent, qui sont le plus les autres et eux-mêmes; les plus hommes des hommes; images fidèles et échos puissants ou d'un peuple, ou d'une Eglise, ou d'un parti; vases si pleins de vie humaine qu'ils en sont brisés bien souvent. Cette vie, ils la répandent autour d'eux et au loin. Leur influence est grande. Ils agissent puissamment sur le siècle qui les a faits. Ils emploient à le servir

ou à lui nuire la force qu'ils en ont reçue et celle qu'ils trouvent en eux-mêmes. Mais ils ne le dominent que parce qu'ils lui ressemblent (1).

Adolphe Monod appartient à cette race privilégiée. Il est assez grand pour n'avoir pas besoin d'être surfait. Ce n'est pas le rabaisser que de dire qu'il est resté étranger aux préoccupations scientifiques et philosophiques de notre époque. Ce n'était pas dédain et moins encore incapacité; mais il avait l'âme remplie d'autres soucis, de plus hauts soucis. La religion l'a absorbé tout entier. Dans la religion elle-même, il n'a rien cherché, il n'aurait rien accepté de nouveau. Il avait le culte du passé. Il a mérité le nom de grand conservateur que nous nous sommes permis de lui donner ailleurs (2). Mais, on va le voir, il était conservateur à la façon des maîtres. Les idées communes, il les marquait de son sceau; les vieux dogmes, il les jetait dans des moules à lui. Il savait trouver la liberté dans la règle, et créer en imitant.

Comme ses pareils, il a représenté un état des âmes. Il a été l'image tout ensemble fidèle et originale de ce mouvement religieux que nous appelons le Réveil.

T

L'un des caractères de ce mouvement religieux, le premier qui se présente à ma pensée, est la foi à la divinité des Ecritures. Ce grand principe des églises protestantes n'avait pas été répudié par la nôtre; il n'avait été que délaissé; mais il l'avait été déplorablement. Il reprit son empire sur les âmes. Le peuple réformé en France devint de nouveau un Samuel disant à Dieu: Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. Faire parler le Seigneur et l'écouter; faire parler le Seigneur et le croire; faire parler le Seigneur et lui obéir; faire parler le Seigneur et ne permettre à aucune parole de contredire la sienne, ce fut le désir et ce fut aussi l'honneur de tous les hommes du Réveil.

⁽¹⁾ Après avoir écrit ces lignes, je trouve des observations analogues dans les discours d'Adolphe Monod, 40 vol., p. 1 et 2.

⁽²⁾ Revue de Théologie de Montauban, juillet 1880.

Nul ne sentit plus profondément qu'Adolphe Monod le besoin d'une règle en matière religieuse et nul ne se montra plus disposé à s'y plier. Il voulait, il lui fallait une autorité absolue à qui il pût accorder une soumission absolue. Il trouva cette autorité et il lui offrit cette soumission. Foi sans réserve et obéissance sans restrictions. Il faut l'entendre lui-même : « Le chrétien accepte la Bible comme la parole de Dieu, sur la foi des miracles et des prophéties, c'est-à-dire de faits histotoriques dont il ne peut rendre compte autrement, et puis il s'en rapporte à la Bible pour suppléer à sa propre ignorance sur les choses de Dieu (1). » Il complète ailleurs cette pensée. « Ah! si vous pensez qu'il faille fermer les yeux pour se rendre aux marques de divinité qui sont dans la Bible, détrompezvous; il ne faut, au contraire, que les bien ouvrir. Car ces marques sont telles que quiconque cherche avec candeur si la Bible est de Dieu s'en convaincra irrésistiblement, et que celui qui l'a déjà reçue pour sa Parole trouve partout la preuve qu'il a droitement jugé. Il la trouve, cette preuve, non seulement dans ces miracles et ces prophéties qui sont aussi bien démontrés que les histoires les plus authentiques des siècles passés ; non seulement encore dans cette voix intérieure par laquelle le Saint-Esprit lui atteste qu'il est dans la vérité; mais il la trouve tout autour de lui, dans les faits qui se passent actuellement sous ses yeux; mais il la voit écrite partout, au ciel, sur la terre, dans le cœur et dans la vie de l'homme. » Après avoir montré que le monde est plein d'énigmes que la Bible explique et explique seule, il ajoute: « C'est par la, c'est par cette preuve de fait et d'expérience que nous nous assurons, avec une assurance qui ne fait que croître de jour en jour, que la Bible est bien ce qu'elle dit être, le livre de Dieu. Et comme un homme qui aurait longtemps erré dans une maison en essayant vainement de toutes les clefs qu'il rencontre pour pénétrer dans les appartements qui la composent, mais qui parviendrait enfin à en trouver une qui s'adapte à toutes les serrures avec une

⁽¹⁾ Sermons, 2e vol., p. 359.

égale facilité, connaîtrait à cette marque qu'il a trouvé la clef du maître, ainsi « nous avons cru et nous avons connu » que la Bible est la clef du maître du monde, parce que nous avons éprouvé qu'elle en ouvre toutes les portes et qu'elle y met tout à découvert (1). »

Adolphe Monod ne croyait donc pas les yeux fermés, il croyait les yeux ouverts et parce qu'ils étaient ouverts. Les évidences ne lui faisaient pas méconnaître les obscurités. Il disait à ses jeunes élèves de la Faculté de Montauban : « Je n'oublie pas les objections que l'inspiration des Ecritures a soulevées, ni les obscurités réelles dont elle est enveloppée; si elles troublent parfois vos cœurs, elles ont aussi troublé le mien; mais je n'ai eu alors, pour retremper ma foi, qu'à jeter un regard sur Jésus glorifiant les Ecritures dans le désert ; et j'ai vu, pour qui veut s'en rapporter à lui, le plus embarrassant des problèmes se transformer en un fait historique, palpable, parlant aux yeux. Jésus ne les ignorait pas, sans doute, ces difficultés de l'inspiration, et la portion des Ecritures qu'il cite, l'Ancien Testament, est celle qui en offre le plus; l'ont-elles empêché d'invoquer leur témoignage avec une confiance sans réserve? Que ce qui lui a suffi vous suffise... Qu'est-ce qui vous préoccupe dans l'inspiration? Estce le degré de l'inspiration? Craignez-vous qu'il y ait moins d'inspiration dans les livres historiques que dans les livres prophètiques ? Jésus cite toujours l'Ecriture comme une autorité qui « ne peut être anéantie (2), » et dans l'endroit qui nous occupe, ses citations sont toutes tirées d'un livre historique, le Deutéronome. Enfin, êtes-vous embarrassé de savoir quelle théorie adopter sur l'inspiration : quel en est le mode, l'étendue, quelle part elle laisse au concours de l'homme, si elle dirige l'esprit de l'auteur sacré ou sa plume, et autres questions de cette nature? Ici encore, prenez exemple de Jésus. Sur toutes ces questions spéculatives, il ne s'explique pas. Mais s'agit-il de la question pratique? S'agit-il de la confiance avec

^{(1) 2}º vol., p. 53 et 55.56.

⁽²⁾ Jean x, 35.

laquelle vous pouvez citer les Ecritures, toutes les Ecritures, et jusqu'à un mot des Ecritures? Impossible d'être plus clair, plus ferme, plus positif qu'il ne l'est. Allez et faites de même. Citez les Ecritures comme Jésus, et ayez sur l'inspiration la théorie que vous voudrez... Ah! quand le diable viendra vous jeter encore dans l'esprit quelqu'une de ces subtilités de l'école qu'il a toujours en réserve contre l'inspiration des Ecritures, contentez-vous de le renvoyer à Jésus. « Que ne disais-tu cela à mon Maître, quand il te repoussait au désert par cette parole qui te paraît si faible et si incertaine? Va lui porter tes objections; et quand elles l'auront ébranlé, elles m'ébranleront à mon tour (1). » La conséquence de ces observations est exprimée dans ce conseil de Bengel à un jeune théologien: « Mange en paix le pain des Ecritures sans t'inquiéter du grain de sable que la meule peut y avoir mêlé (2). »

Cette fin de non-recevoir opposée à Satan est plus oratoire que scientifique et elle étonne un peu de la part d'un professeur de théologie parlant à des étudiants en théologie. Les difficultés de l'inspiration ne sont pas d'ailleurs les seules ni peut-être les principales difficultés que l'on ait à surmonter pour croire à la divinité des Ecritures. Adolphe Monod l'a senti et il l'a dit éloquemment. Il a eu de grandes luttes à soutenir pour devenir le disciple docile de la Bible et pour le rester. Dans un grand discours consacré à sa défense, il fait des aveux aussi émouvants qu'inattendus. Il avait dû se convaincre lui-même d'abord, et il n'avait fait que se troubler. Il faut l'entendre à la fois pour le plaindre, l'admirer et l'imiter. Nous voyons déjà ici la beauté et la grandeur de son âme. « Ne pensez pas, mes frères, que nous nous exaltions l'esprit pour ne rien voir qui nous embarrasse dans le chemin de la foi. Vous y trouvez de grandes obscurités ; j'y en trouve aussi, je l'avoue et je vous ouvre ici mon âme tout entière. Quand je prends ce livre dans mes mains, et que je me dis que

^{(1) 2}e vol., pp. 185 et ss.

⁽²⁾ Paroles citées en note par Adolphe Monod.

c'est ici un livre qui ne ressemble à aucun autre, et qui a été, seul entre tous, inspiré de Dieu; quand je me dis qu'Esaïe. Jérémie, saint Paul, saint Jean, « ont parlé poussés par le Saint-Esprit, » et que je dois recevoir la parole de leur bouche comme je recevrais une parole sortie du ciel; quand je vois cependant chacun d'eux conservant dans cette inspiration commune son caractère individuel, et se servant, au reste, de tous les moyens de s'éclairer qui sont à sa portée, je m'arrête, je me perds dans mes réflexions, et la doctrine de l'inspiration m'étonne et me confond. Et puis, quand j'ouvre la Bible, quand je considere cette doctrine chrétienne si étrange pour la philosophie du siècle, et cette vie chrétienne plus étrange encore pour mes penchants naturels; quand je médite sur ce Fils innocent mourant pour des hommes coupables, sur cet Esprit qui souffle où il veut sans qu'on sache d'où il vient, ni où il va, sur cette vertu toute puissante de la prière, sur cette foi qui crée au-dedans et au-dehors tout un monde nouveau, enfin sur le jugement solennel qui doit partager les hommes en deux classes séparées par un abîme à jamais infranchissable, les uns allant à la vie éternelle et les autres aux peines éternelles! oh! alors ma foi, je ne veux pas dire s'ébranle, mais elle se trouble; alors, écrasé en quelque sorte sous le poids des mystères de Dieu, je suis comme un homme qui sent son regard s'éblouir et qui est contraint de s'asseoir pour ne pas tomber; alors, il semble que le tumulte de mes pensées va m'arracher ce cri que la persécution des méchants faisait jeter à Jérémie : « Je ne ferai plus mention de lui: je ne parlerai plus en son nom. » En de tels moments, que sais-je? peut-être une affreuse tentation se présenterait à mon esprit, si l'incrédulité, toute désespérante qu'elle est pour mon cœur, m'offrait au moins un système qui satisfit mon intelligence. Mais qu'y trouvé-je, au contraire? J'y trouve des difficultés infiniment plus grandes que dans la religion.... Ah! les contradictions dont l'incrédulité est toute remplie me repoussent en arrière, et ne me laissent d'autre retraite que la foi avec ses saintes obcurités. Et, après avoir été près de dire avec Jérémie : « Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son

nom. » je suis forcé de m'écrier avec lui : « Mais il y a eu dans mon cœur un feu ardent renfermé dans mes os; je suis las de le porter et je n'en puis plus! (1) » Alors, je reviens à toi, ô Dieu de Jésus-Christ, comme l'enfant prodigue à la maison paternelle! « Sous les bras éternels, » je saisis par le cœur ce que mon intelligence n'a pu atteindre, et je ne trouve de paix qu'à te croire, et de bonheur qu'à te servir! Après tout, si la foi a des ombres, c'est parce qu'elle a de vives lumières; si elle a de profonds abîmes, c'est parce qu'elle a de hautes montagnes; et si elle tient les clefs de l'enfer, c'est parce qu'elle tient aussi celles du ciel! Sans doute, il y a des choses que je ne comprends pas, mais je comprends que je ne comprenne pas... La nature a ses secrets, et je crois en Dieu; la Bible a ses mystères, et ie crois en Jésus-Christ. Que dis-je? ces mystères eux-mêmes, après avoir commencé par me confondre, finissent par m'éclairer et par me donner les plus saintes leçons; et il n'y a pas jusqu'à ces peines éternelles que j'ai si longtemps repoussées, qui n'aient servi à me révéler, ô mon Dieu, avec la frayeur de tes jugements et la sainteté de ta loi, la grandeur de ta délivrance et la profondeur de ton amour. « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute! » Il écoute le front courbé dans la poussière. Dusses-tu dire les choses les plus nouvelles pour moi, parle encore! Je crois, parce que c'est toi qui parles; je veux être le plus croyant des hommes pour n'en être pas le plus crédule et le plus insensé (2). » A propos des démoniaques, il disait, avec plus de calme : « Le plus sûr, comme le plus simple, c'est de prendre les choses comme elles sont écrites, sans prétendre pénétrer au-delà. Rappelons-nous cette parole de l'Ecriture : « Les choses cachées sont pour l'Eternel notre Dieu, mais les choses révélées sont pour nous et pour

⁽¹⁾ Jérémie xx, 29.

^{(2) 2°} vol., pag. 360-363. « Quand la parole de Dieu s'est ainsi expliquée, je n'ai pas besoin, quant à moi, d'autre autorité. 1° vol., pag. 27. « Cela est vrai, parce que Dieu l'a dit, et je crois ce qu'il a dit. » *Ibid.*, pag. 120.

nos enfants. » La plus haute sagesse, en pareille matière, est celle du petit enfant (1). »

Cette sagesse a été celle de l'orateur. Sans doute, il a cherché à justifier les enseignements de l'Ecriture devant la conscience et devant l'intelligence de l'homme, mais ce qui le décidait, d'abord, à les admettre, ce n'était pas leur valeur, c'était leur origine. S'ils étaient scripturaires, ils étaient divins, et, s'ils étaient divins, ils étaient vrais. Et ce n'est pas à une partie de la Bible, à l'exclusion d'une autre ou plus qu'à une autre, qu'il s'est soumis; il s'est soumis à tous les livres et à toutes les parties de chaque · livre; il a reçu, avec la même confiance, « les Ecritures, toutes les Ecritures, jusqu'à un mot des Ecritures, » depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. Il cite le Cantique des Cantiques (2) comme l'évangile de saint Matthieu, ou plutôt les paroles de ce poème comme les paroles mêmes de Jésus-Christ, et il tient David, Salomon, Esaïe, Jérémie, l'auteur du livre de Job, non-seulement pour des prophètes, mais aussi pour de vrais et grands poètes, inspirés de Dieu (3).

Je fais comme lui, j'écarte la critique pour le moment, et je me borne à remarquer que, sous ce premier rapport, sa foi a servi son éloquence. Le prédicateur qui croit devoir parler comme un simple homme à d'autres hommes rabaisse son rôle et affaiblit ses discours. Au contraire, le prédicateur qui est convancu et qui affirme que sa parole est la parole de tous les docteurs fidèles dans toutes les églises chrétiennes, la parole des Pères, la parole des apôtres et des prophètes, la parole de Jésus-Christ luimême et de Dieu lui-même, trouve, du même coup, plus de force dans son âme et plus de docilité dans ses auditeurs. Alors, faible, il peut exhorter les forts; petit, il peut exhorter les grands et ignorant, les savants. « Vous savez bien, disait Adolphe Monod, vous savez bien vous-mêmes, quoiqu'on en dise,

^{(1) 2}e vol., p. 100-101.

^{(2) ... «} l'amour dépeint par le Saint-Esprit en ces traits de feu dont tout amour terrestre n'est qu'un pâle reflet : « L'amour est fort comme la mort... » 4° vol., p. 63.

⁽³⁾ Ibid., p. 72.

que notre doctrine n'est pas de nous, mais des Ecritures, et que vous ne pouvez vous séparer d'avec notre Evangile sans vous séparer aussi d'avec la parole des prophètes, des apôtres, de Jésus-Christ (1). » Il parlait donc et il se faisait écouter comme un homme de Dieu.

Le second caractère du Réveil a été l'attachement aux doctrines connues sous le nom d'orthodoxie. On ne pouvait revenir aux livres saints sans revenir aussi à elles. Elles étaient tombées en discrédit, on les remit en honneur. On les avait sacrifiées à la morale, on les invoqua dans l'intérêt de la morale elle-même. On combattit avec une égale ardeur ici l'infidélité, là l'indifférence dogmatique. Il arriva à l'un des hommes du Réveil de dire que l'importance du dogme est le premier des dogmes.

Adolphe Monod dut approuver la pensée, sinon les mots. Nul ne se montra plus jaloux ou aussi jaloux que lui des droits de la vérité; nul ne parut plus touché de ses bienfaits; nul ne plaida plus ardemment sa cause. Tout jeune encore, il avait entendu dire que ce qui importait ce n'était pas la certitude, mais la sincérité de la foi, pas la vérité des doctrines, mais le bon vouloir des âmes; c'était l'opinion générale dans son église et dans les autres églises. Il protesta, au nom de la raison et au nom de l'expérience, comme au nom de l'Ecriture, contre ce mépris des doctrines devenu, en quelque sorte, lui-même une doctrine. « Telle doctrine, disait-il, telle disposition; telle croyance, tel caractère; tels principes dans l'esprit, tels sentiments dans le cœur (2). » Il est vrai, souvent l'homme semble contredire sa foi par sa vie. On le trouvera toujours d'accord avec lui-même si l'on veut bien distinguer ce qu'il croit de ce qu'il professe. « Quoi qu'il en soit, un homme n'est pas deux hommes; il est toujours, au fond, conséquent avec lui-même. Il y a une harmonie nécessaire et éternelle entre son entendement et sa volonté. Ses penchants, son caractère, sa morale naissent de ses

⁽l) 4e vol., p. 91.

⁽²⁾ ler vol. p. 83.

opinions, de ses principes, de sa doctrine (1), comme un arbre naît de sa semence; et comme la semence d'un arbre est tout cet arbre, tronc, branches, feuilles, fleurs, fruits, dans ce sens qu'elle contient le germe dont tout cela est le développement, ainsi la doctrine d'un homme est tout cet homme, sentiments, penchants, discours, actions, dans ce sens qu'elle contient le principe dont tout cela est l'application. Qu'on vienne nous dire après cela qu'on souhaite la sanctification sans s'inquiéter par quelle doctrine on y arrivera! C'est comme si on disait: Je veux recueillir dans un champ des raisins, mais peu importe qu'on y plante une vigne ou des chardons. Insensé! chaque fruit a son arbre: le raisin, la vigne; la figue, le figuier; et chaque disposition a sa doctrine; le vice a sa doctrine; la vertu a sa doctrine; la sanctification a aussi la sienne, et c'est celle-la qu'il faut chercher (2). »

La question de vérité était donc aussi une question de salut. Une pareille conviction devait inspirer la défense non-seulement de la doctrine en général, mais de chaque grande doctrine chrétienne, en particulier. Adolphe Monod ne s'est pas dérobé à la tâche; il en connaissait et il en a affronté toutes les difficultés. Si quelqu'un a eu honte, en notre siècle, de l'Evangile, ce n'est pas lui; il l'a accepté avec tous ses mystères; il a rempli ses discours de toutes ses folies; il a porté, avec intrépidité, toutes les croix morales et doctrinales de la foi chrétienne, et il en a été récompensé déjà dans ce monde.

Son éloquence s'est accrue de sa doctrine. Les discours qu'il a bâtis sur les vieux dogmes chrétiens ou consacrés à les défendre sont les plus puissants et même les plus beaux de ses discours. C'est là qu'il est le plus apôtre, prophète et même poète, et qu'il atteint le mieux à la grandeur littéraire, en poursuivant la seule utilité morale. C'est que l'orthodoxie est la grande ressource du pasteur en chaire. Le mysticisme y est trop sub-

⁽¹⁾ Le contraire est vrai aussi. La volonté organe de la créance. - Aux yeux purs la lumière pure.

⁽²⁾ ler vol., p. 86 et 87.

til, le déisme trop sec; seule l'orthodoxie fournit au prédicateur les idées nettes, les doctrines fortes, les faits émouvants, les tristesses et les joies, les terreurs et les espérances dont il a besoin pour agir sur les âmes et même sur les imaginations. Seule elle lui fournit les éléments des vigoureux et populaires discours. Si elle doit mourir, comme on l'annonce, la grande éloquence religieuse mourra avec elle. Dans tous les cas, nous lui devons Adolphe Monod, comme nous lui devons Saurin, Bourdaloue, Chrysostome et tout ce qui s'est illustré dans la chaire chrétienne, soit autrefois, soit de nos jours.

Le troisième caractère du Réveil a été un mouvement des consciences. Ce n'eût pas été comprendre les doctrines chrétiennes et leur être fidèle que de ne s'occuper que d'elles. Il fallait faire comme elles : parler aux consciences. Ce devoir fut compris et rempli, peut-être même un peu exclusivement. Les préoccupations doctrinales et les préoccupations morales se confondirent, fortifiées les unes par les autres. Tout se rapportait à l'homme intérieur et, dans l'homme intérieur, à l'àme plutôt qu'à l'imagination, à la conscience plutôt qu'à l'intelligence. De la beaucoup de sérieux et un peu d'étroitesse. Notre Réveil aurait pu avoir un Pascal; à défaut d'un Pascal, il a eu un Vinet; il ne pouvait avoir un Chateaubriand.

Encore ici Adolphe Monod s'est montré l'homme du Réveil. Il a été le prédicateur de la conscience. Il avait un cœur ouvert aux émotions douces et profondes. Il connaissait le charme des affections humaines, en particulier, les joies et les tristesses du foyer. Il a loué les larmes de saint Paul, nonseulement de saint Paul apôtre, mais de saint Paul homme et ami. Cependant, il estimait peu la sensibilité proprement dite. Il reprocha un jour amicalement à un prédicateur de l'avoir fait pleurer. Il n'y avait, d'après lui, ni grand profit ni grand mérite à attendrir les cœurs. Il s'en est sévèrement abstenu. Quand il a prononcé un discours sur le cœur de l'homme demandé par Dieu, il a eu soin d'expliquer que par le cœur, il n'entendait pas « les affections tendres » et moins encore « les démonstrations vives, » mais le sentiment, la conscience, l'amour, ce

terrain primitif et substantiel de la nature humaine (1). Et pour lui le fond de ce fond était la conscience, qu'il ne craint pas d'élever ailleurs au-dessus du cœur (2).

Il avait raison. Les hommes de l'art eux-mêmes pensent comme lui. Ils se plaisent à imaginer les plus ardentes luttes entre le cœur et la conscience. Mais c'est à la conscience qu'ils donnent ou promettent la victoire. Nous nous croyons les maîtres de notre cœur; nous nous reconnaissons le droit de le donner et de le reprendre; souvent nous nous sentons obligés et nous sommes fiers de lui résister. Il n'en est pas ainsi de notre conscience; elle n'est pas à notre disposition, nous sommes à la sienne. Et parce qu'elle nous lie, elle nous émeut; elle nous émeut même plus que le cœur. Ce sont ses remords qui sont les plus amers, ses troubles qui sont les plus profonds, ses enthousiasmes qui sont les plus vifs, ses élans qui sont les plus entraînants. C'est elle qui suscite ou apaise les plus terribles tempêtes humaines, et qui préside aux plus tragiques évenements de l'histoire. Elle a aussi sa sensibilité, elle fait couler au-dedans nos plus tristes larmes, celles du péché. En s'adressant à la conscience, Adolphe Monod s'adressait à la partie la plus profonde, je voudrais pouvoir ajouter à la partie la plus oratoire de notre être. Il se placait sur le terrain des grandes luttes. C'est là que les forts déploient leur force. Attaquer la conscience corps à corps, mais non, s'emparer et se servir de cette partie de l'homme pour avoir raison des autres, c'est remplir ou du moins c'est comprendre les conditions de la haute éloquence. Adolphe Monod les a comprises et remplies. Il a été le ministre tour à tour miséricordieux et terrible, attendri et courroucé, toujours sidèle, de la conscience et par là il a remué les âmes jusque dans leurs profondeurs dernières.

Le quatrième caractère du Réveil a été la préoccupation du salut. Cette préoccupation suscitait ou dominait toutes les autres :

^{(1) 3}e vol., p. 380.

^{(2) •} Il n'y a qu'une faculté élevée au-dessus du cœur, c'est la conscience, aspirant à la sainteté. • Ibid., p. 66.

Ecritures inspirées, doctrines fidèles, consciences émues, c'étaient des moyens de salut. L'homme est perdu, mais il peut, il doit être sauvé, voilà le point capital. L'homme comdamné par le péché, l'homme sauvé par la grâce, voilà le double enseignement à répandre, et il était répandu partout et par tous. La conversion faisait un peu oublier la sanctification. On allait au plus pressé. Une fois revenu à la maison paternelle, l'enfant prodigue apprendrait de son père et du temps les devoirs de sa condition nouvelle.

C'était bien là aussi l'esprit d'Adolphe Monod. Avant tout, il voulut être, il fut un sauveur d'hommes. De même que, pour lui, les questions de conscience l'emportent sur toutes les questions d'intelligence et de cœur, de même, dans les questions de conscience, la question de salut l'emporte sur tout le reste. Il ne s'est tant adressé à la conscience que parce qu'il pensait trouver en elle de plus puissantes raisons de conversion.

Comme les hommes de son temps, il a fait un grand usage de la crainte dans ses discours. Depuis Saurin, on n'avait point entendu de pareilles menaces dans nos chaires. Saurin luimême ne s'est pas élevé à ce degré d'épouvante. Qui n'a tremblé devant ces abimes creusés dans d'autres abimes pour les plus damnés d'entre les damnés, et de cet effroyable mot : maudit, rendu plus terrible encore par les commentaires? Les auditeurs auraient demandé, comme jadis les Israëlites, s'ils l'avaient osé, que la parole ne leur fut plus adressée, tant elle leur causait d'effroi. Lui-même, semblable à Moïse, était épouvanté et tout tremblant, tant ce qui apparaissait était terrible. Son langage, sa personne même, son visage sombre, sa voix tantôt menacante, tantôt déchirante, cet enfer qu'il voyait, qu'il touchait, dont il frémissait le premier, dont il frémissait plus que personne, ouvert tout grand, tout horrible et tout prêt devant un peuple consterné, auraient fait de lui le Milton de la chaire, si la crainte avait laissé quelque place à l'admiration. Elle ne lui en laissait aucune. Jugez-en par ces paroles: «Oui, malheur à vous! La mesure de vos privilèges sera la mesure de votre condamnation. Chaque grâce nouvelle que vous recevez sera un

poids de plus jeté dans la balance de votre supplice éternel. De tous les hommes ceux qui seront traités le plus insupportablement, ceux que l'on montrera dans l'enfer comme les monuments les plus éclatants et les plus déplorables de la justice divine, ceux dont un damné dira à un autre damné: Que nous sommes heureux de n'être pas cet homme-la! ceux qui formeront comme un enfer à part dans l'enfer, ceux qui seront maudits entre les maudits et damnés entre les damnés, qui seront-ils?... Nommez-les vous-mêmes. »

« Je succombe sous le poids de mon sujet. Je n'ai pas le courage. je n'ai pas la force de m'arrêter plus longtemps sur la description d'une pareille misère. — ... Quand je me dis enfin qu'il faut chercher cet homme (l'homme destiné à ce sort) — où? au bout de la terre? non; mais près de nous, - mais dans ces contrées, - mais dans ce peuple, - mais dans ce temple. mais parmi ceux que je vois là devant moi, qui entendent maintenant ma voix, dont les regards rencontrent maintenant mes regards, - un frisson court dans mes veines, le cœur me manque, il me semble que la voix va m'échapper, et tout ce que je puis dire encore, c'est que de tous les spectacles de douleur que j'ai contemplés dans ma vie, le plus triste que j'aie jamais eu devant les yeux, c'est vous, qui que vous soyez, qui êtes dans cette condition, et qu'aucune misère dont j'aie été le témoin, aucune misère dont j'aie entendu parler, aucune misère que je puisse imaginer, ne me fait éprouver une compassion qui approche de celle que je ressens pour vous... La compassion que vous m'inspirez est autant au-dessus de toutes celles que pourraient mériter tous les maux de cette vie que l'éternité est au-dessus du temps et l'infini du fini. Cette compassion, rien de terrestre, rien d'humain ne peut ni l'égaler ni l'estimer; et quelque grande qu'elle soit, elle devrait l'être davantage encore, et, si j'avais plus de charité, elle éclaterait devant vous en un torrent de larmes. (1) » Il fallait du courage pour entendre de pareils discours; il en fallait davantage encore pour les

⁽¹⁾ ler vol., p. 380 et ss.

prêcher, ou plutôt il fallait avoir l'âme toute remplie de cette charité dont l'auteur de ces appels croyait manquer. C'étaient des heures redoutables pour le prédicateur et pour les fidèles, mais elles étaient acceptées d'un commun axord. Ceux qui avaient entendu ces terribles choses, souhaitaient de les lire (1). Pasteurs et troupeaux sont bien changés.

Un dernier caractère du Réveil a été le désir de l'ordre ecclésiastique. La constitution de l'Eglise avait été changée comme sa doctrine, le désordre était entré dans l'une comme l'incrédulité dans l'autre. On chercha de bonne heure les moyens de mettre un terme à ce mal; on les cherche encore. Pendant tout le cours de sa carrière, Adolphe Monod a désiré une rénovation intérieure et une réforme extérieure de l'Eglise. Ses vues se sont modifiées sur cette question; ses pensées y sont toujours revenues. Ce serait une étude intéressante que celle de ses idées ecclésiastiques. Au commencement, un désordre particulier l'avait surtout frappé dans le désordre général. Il combattit ce désordre avec une ardeur, on serait tenté de dire avec une fougue sacrée. Il aimerait mieux, s'écriait-il en chaire et en parlant aux communiants ordinaires, poser sur une pierre le corps de Christ et jeter au vent le sang de Christ que de les livrer à une bouche incrédule et profane (2). Conséquent avec luimême, il refusa de commettre le sacrilége, et le troupeau de Lyon fut privé de la communion un jour de Pâques (3). Nous n'avons pas à juger ce refus. S'il est permis de contester la sagesse du jeune pasteur de Lyon, on ne peut qu'admirer la droiture de son âme et son noble désintéressement. Nous verrons plus loin de quels sentiments il était animé pendant le cours de cette lutte. Il a toujours cru qu'il avait pour lui la discipline de notre Eglise et la loi qui l'a reconnue; mais il avouait, plus tard, que la discipline spéciale de la Cene le préoccupait moins que la discipline générale de l'Eglise (4).

⁽¹⁾ Voir la préface, p. 340 du 1er volume.

⁽²⁾ ler vol. p. 282.

⁽³⁾ Voir sa brochure sur sa destitution.

⁽⁴⁾ ler vol., p. 266.

II

L'avenir lui devait et lui donna des compensations. Il reçut les premières dans cette école. Il y passa les jours les plus beaux ou du moins les plus heureux de sa vie : c'était le soleil en son midi. L'éclat en était grand. Les élèves savaient le maître théologien par devoir et orateur par goût; ils écoutaient ses leçons avec déférence et ses discours avec enthousiasme. Le pasteur destitué de Lyon, il l'a rappelé lui-même (1), avait connu la mauvaise réputation; mais la mauvaise réputation était finie, et la bonne grandissait de jour en jour. Paris le savait. On prétend que la capitale dédaigne quelque peu la province. Il n'en est rien, sans doute, puisqu'elle ne dédaigne pas de s'enrichir à ses dépens. Cette fois, elle pouvait dire qu'elle reprenait son bien, mais elle sait fort bien se passer de cette excuse. L'honneur est pour nous, le profit est pour elle.

Adolphe Monod crut rentrer dans sa véritable carrière, en rentrant dans le ministère évangélique. Il ne partit pas de Montauban tel qu'il y était arrivé; un travail religieux et doctrinal s'était opéré en lui. A qui ou à quoi faut-il l'attribuer? A la lecture de Vinet (2)? au commerce d'un cher voisin (5)? à l'influence du professeur sur le prédicateur? à une étude plus attentive et à une expérience plus complète des hommes et des choses du Réveil? à plusieurs de ces causes ou à toutes ses causes réunies? Nous l'ignorons, car il ne nous l'a pas dit ou laissé voir. Peu importe, au reste.

Son premier discours de Paris fut une surprise pour tout le

⁽¹⁾ ler vol., préface, p. 7.

⁽²⁾ M. de Pressensé exprime cet avis dans une étude dont j'ai dit ailleurs tout le bien que j'en pense. J'aurais de la peine à croire à cette influence, car Adolphe Monod goûtait moins que d'autres le sage de Lausanne. Témoin une lettre sevère qu'il lui écrivit de Montauban et qui a été publiée récemment.

⁽³⁾ M. de Félice, ami intime et fort écouté.

monde, et même, à ce qu'il semble, une imprudence aux yeux d'amis fort autorisés (1) L'apôtre du Réveil en devint le censeur; mais en blâmant le Réveil, il se blâmait aussi lui-même sans se nommer. Double raison pour tous de s'étonner et pour plusieurs de s'inquiéter : « Ce réveil, dit-il, a toutes nos sympathies. A nos yeux, c'est un réveil digne d'être mis à côté, et, à quelques égards, au-dessus de celui du seizième siècle...; mais ce n'est pas un réveil parfait, ni même un réveil qui ait dit son dernier mot (2). » Quel est le premier défaut du Réveil? Le voici :

« Oui, la contemplation de la personne vivante de Jésus-Christ a été, je n'ai garde de dire absolument, mais comparativement, négligée par notre Réveil. Il s'est plus mis en présence de la parole écrite que de la parole vivante; il a été, pour tout dire en deux mots, plus biblique que spirituel! » Qui en a appelé sans cesse à la Bible? Qui s'est contenté de sa seule autorité? Qui a voulu que la prédication fût biblique? L'accusateur est aussi un coupable, le plus grand coupable.

Voici le second défaut du Réveil. Pris dans son rapport avec l'individu, le Réveil a manqué, non pas de vie religieuse en général, mais de vie spirituelle, ou de vie religieuse intime. « La piété du réveil n'a-t-elle pas eu quelque chose de trop dogmatique dans sa conception, de trop agité dans son action, de trop extérieur dans ses tendances, de trop éclatant dans ses œuvres, de trop humain dans ses moyens?... C'est qu'on s'est mis trop en peine de l'idée, pas assez de la vie; trop de ce qu'un homme pense et dit, pas assez de ce qu'il fait, disons mieux, de ce qu'il est... » Et qui donc disait : Telles idées, tels sentiments; telles doctrines, telle vie, et confondait la question de vérité avec la question de salut? L'accusateur est aussi un coupable, le plus grand coupable.

Voici le troisième défaut du Réveil. Pris dans son rapport à l'Église, il manque de cette union fraternelle qui doit exister entre les chrétiens. « On s'est mutuellement donné l'exemple, inévi-

⁽¹⁾ Ils lui demandèrent de ne pas le publier tel qu'il l'avait prêché.

^{(2) 3}e vol., p. 31,

tablement contagieux en pareille matière, de mettre au premier rang ce que Dieu a mis au second; et l'on s'est montré aussi affirmatif, aussi intraitable, si ce n'est plus encore, sur l'accessoire que sur l'essentiel, par où l'union fraternelle est rendue impossible. » L'auteur n'avait pas à se reprocher d'avoir rompu des liens fraternels; mais n'en avait-il pas rompu d'autres pour des raisons ecclésiastiques? N'avait-il pas eu ses exigences, ses intolérances sur une question après tout secondaire? Sous ce rapport, l'accusateur est aussi un coupable, le plus grand coupable.

Voici le dernier défaut du Réveil. Pris dans son rapport au monde, il a mangué de vertu d'évangélisation. Sans doute « l'évangélisation, une évangélisation sans passion comme sans limite, est le fait saillant et glorieux du réveil. » Mais les résultats sont sans rapport avec les efforts. « Le progrès d'aujourd'hui (comparé aux progrès du premier siècle et du second) est restreint; nous manquons de prise sur le siècle; nous demeurons isolés. N'aurions-nous pas à nous en prendre un peu à nous-mêmes? Ne serait-ce pas parce que nous les avons trop abordés (nos contemporains) avec la parole écrite et l'idée, pas assez ayec la Parole vivante et la vie? Nous leur avons offert la Bible : mais pour lire la Bible, il faudrait s'y intéresser : pour s'y intéresser, il faudrait l'avoir lue. Comment sortir de ce cercle vicieux, sinon par une première impulsion, qu'un livre, même celui de Dieu, communique bien rarement? Nous leur avons prouvé, par les miracles et par les prophéties, que la Bible est inspirée; mais ces preuves, toutes solides qu'elles sont, n'entrent pas d'ailleurs dans le dedans de l'homme, où les grandes questions se décident, et ne sont pas dans le goût du temps, qui n'aime pas les démonstrations didactiques. » Et qui donc s'est livré aussi volontiers, aussi souvent, aussi passionnément aux démonstrations didactiques que le puissant auteur du discours sur la Crédulité de l'incrédule? L'accusateur est aussi un coupable, le plus grand coupable.

Un coupable généreux, qui, en exagérant les torts des autres, a exagéré aussi les siens. Car on pourrait faire la critique de

ces critiques du Réveil; elles ne sont pas toutes justes. Je n'en relève qu'une. On ne voit véritablement pas que les hommes du Réveil aient négligé les devoirs domestiques pour les devoirs éloignés (1). Au reste, le juge sévère du Réveil et de lui-même résume tous les torts en un seul : n'avoir pas assez regardé et montré la personne vivante de Jésus-Christ, et tous les devoirs en un seul: regarder et montrer la personne vivante de ce Maître divin et humain. « Comptez sur elle, vous dis-je, pour se prouver en se montrant... Vous n'avez pu le conduire (l'auditeur) de la Bible à Jésus, essayez de le conduire de Jésus à la Bible... Non, mes frères, non, jamais on ne saura tout ce que l'Evangile a de puissance et de droits sur l'homme, sur tout homme (car c'est, comme l'apôtre, « à tout homme » que nous en voulons) jusqu'à ce que nous avons proclamé dans toute sa gloire Jésus-Christ lui-même, sa personne, sa vie (2). » L'apôtre préféré du premier siècle a été saint Jean; l'apôtre préféré du seizième siècle a été saint Paul; il ne s'agit pas de choisir entre les deux époques, encore moins entre les deux apôtres, mais de tout résumer, concilier, surpasser en Jésus-Christ (3). « On est triste, irrésolu, découragé même, comme si l'Evangile avait perdu de son ancienne puissance, et qu'il ne nous eût pas tenu tout ce qu'il nous avait promis : mécontent du passé, on demande à l'avenir un réveil dans le réveil. Eh! bien, ce réveil dans le réveil est réservé, nous le croyons du fond de notre âme, à la contemplation de la personne vivante de Jésus-Christ (4). »

Conséquent avec lui-même, le prédicateur voulait offrir à la contemplation de ses auditeurs et à la sienne la personne vivante de Jésus-Christ. « Je voudrais moins traiter du christianisme, de sa doctrine, de sa morale, de son histoire, de son inspiration divine, que vous montrer, que vous donner Jésus-

^{(1) 3°} vol., pag. 36.

⁽²⁾ Pag. 44 et 45.

⁽³⁾ Pag. 46 ss.

⁽⁴⁾ Pag. 34. — Tel est le dernier mot du Réveil, p. 33, et l'âme de l'Eglise de l'avenir, pp. 49, 50, 51.

Christ lui-même. Je voudrais plus encore. Non content de réserver à la personne de Jesus-Christ la première place, je voudrais faire d'elle le centre et le cœur de mon ministère, la contemplant dans tout autre objet et contemplant tout autre objet en elle » : la doctrine — la morale — l'histoire — l'autorité divine des Ecritures. « Oui, je voudrais, ô mon Dieu Sauveur, et quel ministre sidèle ne le voudrait avec moi? ne chercher qu'en toi seul le principe, le milieu et la fin de tout mon ministère! C'est toi, ta vie, ta personne, ton esprit, ta chair et ton sang, dont j'ai faim, dont j'ai soif, pour moi-même et pour ceux qui m'écoutent! C'est toi que je veux porter dans cette chaire! toi que je veux annoncer à ce peuple! toi que je veux apprendre à mes catéchumènes! toi que je veux distribuer dans les sacrements! toi tout entier, rien que toi, toi toujours et encore toi! (1) » Il tressaille à la vue de cette Eglise de l'avenir qu'il appelle de ses vœux, « où dogme, morale, histoire, inspiration, critique même, tout sera contemplé dans le sein vivant de son être et comme au travers de sa personne (2). »

Adolphe Monod entreprit donc de mettre les hommes en rapport direct avec Jésus-Christ. Il le fit, en particulier, dans deux discours qui semblaient la réfutation de ses anciens discours de Lyon et de Montauban. Dans l'un, qu'il intitula les grandes âmes et qu'il aurait intitulé plus exactement : les grands côtés des àmes, il chercha à montrer que les âmes appartiennent à Jésus-Christ par ce qu'elles ont de grand et ne s'éloignent de lui que par ce qu'elles ont de petit. « Jésus-Christ n'a contre lui que ce qu'il y a de petit en vous; tout ce que vous avez de grand est pour lui (5). » Cela est vrai d'une façon genérale. « Le courant qui vous écarte loin de Jésus-Christ est superficiel, agité, souillé; le courant qui vous attire vers lui est profond, paisible, pur... Tout ce qu'il y a en vous de grand, de bon, de vrai, se tourne à l'envi vers Jésus-Christ, et le cri du cœur de

^{(1) 4°} vol., pag. 30.

⁽²⁾ Pag. 50.

⁽³⁾ Pag. 49.

Saint-Pierre: « A qui nous en irions-nous qu'à toi? » est la voix harmonique de tout ce qui fait que vous êtes homme et que vous vous respectez vous-même. » Et cela est vrai pour l'intelligence: dans chaque homme il y a comme un Voltaire et un Pascal; le premier applique à Jésus-Christ le côté superficiel et petit de son intelligence, et il est incrédule; l'autre, le côté grand et profond, et il est croyant. - Pour l'amour : Il sussit à Jésus-Christ que l'homme « échange l'amour apparent, qui se cherche et qui vit de raffinement et de satisfaction personnelle, contre l'amour vrai, qui se donne et vit de renoncement et de sacrifice, en d'autres termes, le petit amour contre le grand. » - Pour la conscience : « Trouvez-moi seulement dans cette assemblée ce que j'appelle une grande conscience; trouvez-moi un homme qui, travaillé du sentiment de ses péchés et tout ensemble soupirant après une vie nouvelle, soit décidé à tout faire, à tout souffrir, pour trouver grâce pour le passé et force pour l'avenir; trouvez-moi un homme qui puisse dire en vérité: « Me voici pour faire, ô Dieu, ta volonté! » Cet homme-là, je vous le dis, n'a qu'a être mis en présence de Jésus-Christ pour se donner à lui sans retard, sans retour. » — Pour l'imagination elle-même : « Les imaginations d'élite ne s'éloignent jamais de Jésus-Christ que par leurs petits côtés; elles n'auraient besoin, pour voguer vers lui toutes voiles au vent, que de se rendre compte à elles-mêmes de leur grandeur... » Ecoutez « Jésus-Christ, le Dieu du poète, parce qu'il est le Dieu de l'humanité, dont le poète est la voix. N'en doutez pas : en poésie, en littérature, en art, « en toutes choses vraies, aimables, louables » et jusque dans celles qui paraissent toucher le moins à sa mission, Jésus-Christ attire l'homme à lui par tout ce que l'homme a de grand et de vraiment humain, et ne le repousse que par ce qu'il y a de petit et de faussé dans sa nature déchue. » Parlant, non plus des facultés de l'âme, mais de l'âme elle-même, l'orateur dit : « Qu'elle soit grande, au contraire, c'est-à-dire qu'elle soit ce qu'elle est, qu'elle soit elle-même jusqu'au bout, et je la défie, ou de s'arrêter ailleurs que dans ce qui est éternel, infini, parfait, céleste, ou de rien trouver de tout cela qu'en Celui qui a

dit: «Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive (1). »
« Silence donc, silence à vos superbes illusions! Vous vous jugez trop grand pour croire Jésus-Christ et son Evangile? Que me dites-vous là? Après tout ce que nous venons de voir, si vous ne sentez pas l'impiété d'un pareil langage, sentez-en au moins le ridicule... Non, vous dis-je, vous n'êtes pas trop grand pour croire, mais vous êtes trop petit, et la vaine gloire que vous avez de votre grandeur est plus petite que tout le reste. »

Le discours sur Nathanaël est plein des mêmes pensées et tout pénétré du même esprit. L'auteur adresse encore ses auditeurs à Jésus-Christ directement et à lui seul (2), et il dit : « Je l'ai déjà dit et je me plais à le redire : les cœurs droits sont faits pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ pour les cœurs droits. Entre un cœur droit et Jésus-Christ, il y a une telle affinité, dirai-je? ou une telle attraction, que fussent-ils écartés l'un de l'autre jusqu'aux deux extrémités du monde, ils trouveront quelque chemin pour se rapprocher et se rejoindre; que s'ils ne le trouvent pas, ils le créeront. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra quant à la doctrine si elle est de Dieu ou si je parle de mon chef (3). » L'orateur parle ailleurs d'un « évangile écrit dans le livre » et d'un « autre évangile que Dieu a écrit dans le cœur de chacun de nous (4). ». Nous avons donc dans ces discours le testimonium animæ naturaliter christianæ (5).

A quelle distance cette nouvelle prédication est-elle de l'ancienne? Ce n'est pas la méthode seulement qui est changée, c'est le fond même des choses qui semble tout autre. C'est peu qu'on en appelle à une personne vivante au lieu d'en appeler à un livre inspiré. L'orateur considère maintenant l'âme humaine sous un jour tout nouveau pour lui. Il a remarqué « que les hommes les plus vertueux sont les plus disposés au support,

^{(1) 4°} vol., p. 57 ss.

^{(2) 4}e vol., p. 102.

⁽³⁾ Pag. 109.

⁽⁴⁾ Pag. 324.

⁽⁵⁾ Tertullien, Apol. c. 17.

et que les esprits les plus éminents sont les plus habiles à démêler le mérite chez les autres... La vraie supériorité .se révèle plus noblement et aussi plus sûrement dans le discernement du bien que dans celui du mal... L'usage que ces hommes supérieurs font de leur supériorité peut donner une idée de celui que fait l'homme-Dieu de sa science divine. Elle met en lumière devant lui le moindre germe de bien caché dans le plus obscur repli de l'âme (1). » Le disciple a voulu suivre l'exemple de son Maître. Il a semblé juger l'humanité, non certes avec un cœur, mais avec des yeux nouveaux. On dirait qu'il a découvert un homme nouveau dans l'homme ancien. L'ancien était plein de ténèbres, le nouveau est éclairé des plus vives lumières; tout était mauvais dans l'ancien, les grands côtés sont bons dans le nouveau; livré à ses vrais sentiments, l'ancien fuyait Jésus-Christ, le nouveau le recherche; pour rendre chrétien l'ancien, il fallait un miracle de la grâce divine; pour rendre chrétien le nouveau, il suffit d'un triomphe de la nature humaine sur elle-même, et ce triomphe semble facile puisqu'il s'agit de soumettre la partie inférieure à la partie supérieure. Donc après le rigorisme, l'optimisme chrétien.

Y aurait-il donc deux Adolphe Monod, l'un l'apôtre, l'autre le déserteur du Réveil, l'un sévèrement orthodoxe, l'autre plus ou moins rationaliste?

Nullement; pour s'en convaincre il suffit de lire ses autres discours de Paris, contemporains des discours sur *les grandes âmes* et sur *Nathanaël*. On y retrouve toutes les doctrines du Réveil et d'Adolphe Monod lui-même.

L'inspiration et l'autorité divines de l'Ecriture. — Elles reviennent avec les anciennes preuves des prophéties et des miracles, même dans les discours sur la Parole vivante. « S'agit-il, enfin, de l'autorité divine des Ecritures? Il faut sans doute l'appuyer sur ces prophéties, sur ces miracles, sur ces faits qui la démontrent irrésistiblement pour un esprit droit; mais je voudrais surtout en appeler directement à la personne de Jésus-Christ. »

Plus loin, la parole écrite semble quelque peu abaissée sous la parole vivante : « Entre ces deux paroles de Dieu, inséparables l'une de l'autre, puisque la parole parlée ne nous a été donnée qu'en vue de la parole vivante, et que la parole vivante ne nous est connue que par la parole écrite, entre ces deux paroles le rapport est étroit, mais la distance est grande. Toutes deux prêtent une expression visible aux choses invisibles de Dieu... Mais il y a loin de l'une de ces expressions à l'autre. L'une emprunte des signes de convention, l'autre apporte le fond même des choses; l'une explique la pensée de Dieu, l'autre reproduit Dieu lui-même; par l'une Dieu se révèle, dans l'autre Dieu se montre, Dieu se donne (1). » Mais plus loin la parole parlée est mise au même rang que la parole vivante : « Si donc par Eglise de l'avenir, quelqu'un entendait une Eglise émancipée, où la parole écrite perdrait quelque chose de cette antique autorité que les siècles ont reconnue, éprouvée, confirmée, et où l'enseignement ferme et permanent de cette parole ferait place à l'enseignement mobile et personnel de l'esprit humain, nous ne voulons pas d'une telle Eglise de l'avenir. » La véritable Eglise de l'avenir est celle « où la parole écrite et la parole vivante règneront avec des titres égaux, parce qu'ils sont divins; où la parole écrite, demeurant avec toute son autorité, nous donnera la parole vivante dans toute sa plénitude et où la parole vivante, rendant à la parole écrite gloire pour gloire, nous la renverra comme écrite de la main de celui qui l'inspira (2). » Ce que l'orateur demandait donc, c'était un plus grand usage de la parole vivante, nullement une moindre estime de la parole écrite. Il l'a citée aussi souvent lui-même et avec autant de confiance dans les derniers jours de son ministère que dans les premiers (5).

Misère de l'homme. — Il avait dit à Lyon : « J'ai violé tous les

^{(1) 4}e vol., p. 9.

⁽²⁾ Pag. 49 et 50.

⁽³⁾ Comme nous l'avons dit déjà, il était à Paris quand il citait le Cantique des Cantiques comme parole inspirée. Il était aussi théopneuste sur son lit de mort que dans sa chaire de Lyon.

commandements de Dieu, depuis le premier jusqu'au dernier, plusieurs selon la lettre, tous selon l'esprit. Je ne suis pas meilleur que Job qui s'écriait : « De mille articles, je ne saurais répondre sur un seul. » J'ai mérité tous les châtiments dénoncés contre la violation de tous les commandements. J'ai mérité, dans ce monde, mille morts; et, dans le monde à venir, j'ai mérité ce qui est plus que mille morts : la mort : cette mort qui ne peut ni se diviser, ni se multiplier; cette mort, une, seule, infinie, éternelle. L'enfer n'a pas de supplices trop douloureux ni trop longs pour punir mes péchés. J'y ai été condamné; j'en connais le chemin; je l'ai suivi longtemps (1). » Ces pensées reviennent sans cesse dans les derniers discours : les mots ne sont plus aussi forts, les choses sont les mêmes. Nous voyions tout à l'heure le cœur humain avec de nobles penchants; le voici maintenant livré à sept démons, comme le corps et l'âme de Marie-Magdelaine, et . le pire de ces démons est celui qui nie les autres, l'orgueil, qui nous fait méconnaître notre misère en l'aggravant. Pour nous condamner nous n'avons qu'à nous connaître (2). Au reste, la misère de l'homme se montre encore par les doctrines suivantes.

Expiation. — Il est particulièrement intéressant de comparer ici l'auteur à lui-même. On connaît la page où il montre le Père courroucé contre le Fils, comme si le Père avait cessé d'être le Père, ou comme si le Fils avait cessé d'être le Fils. Tableau terrible qui se termine ainsi : « Je l'ai vu trouvant désormais dans son Fils, oui dans son Fils unique et bien-aimé, un spectacle qui repousse sa majesté sainte, s'éloignant de sa délivrance et des paroles de son rugissement, le laissant crier, la voix lassée, le gosier desséché, les yeux consumés d'attente, et le contraignant enfin à cette exclamation d'angoisse « Eli, .Eli, lamma sabachthani, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Ceci vous laisse-t-il l'œil sec, le cœur froid? Qu'on me donne un autre auditoire. Donnez-moi donc pour auditeurs des Groënlandais, des païens, des Juifs, qui entendent parler pour

⁽¹⁾ ler vol., p. 261.

^{(2) 4}e vol., p. 438.

la première fois des merveilles d'un tel amour, et je vous les montrerai émus, pénétrés de componction et s'écriant : « Que faut-il que nous fassions pour être sauvés? » Que dis-je? Donnez-moi le sol de la terre, donnez-moi les rochers, donnez-moi le voile du temple, donnez-moi le soleil pour auditeurs, et je vous montrerai cette terre tremblant, ces rochers se fendant, ce voile se déchirant, ce soleil se voilant le visage, et l'univers, témoin de leur deuil et de votre indifférence, se demandant si ce n'est pas pour eux que le Fils de Dieu est mort plutôt que pour vous. Dites-le nous, Groënlandais, païens, Juifs; dites-le nous, terre, rochers, voile du temple, soleil, le Dieu qui a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés, ce Dieu qu'est-il s'il n'est pas amour (1)? » Dans l'un de ses discours de Paris, l'orateur a considéré encore la mort de Jésus-Christ comme le témoignage suprême de l'amour de Dieu. « O don ineffable! Christ est mort: cette mort, ce cruel déchirement du corps, qui vient à peine en mémoire auprès de cette amertume de l'âme, plus cruelle mille fois; ce fardeau de tous les péchés du genre humain pesant sur une seule tête innocente; cette malédiction du Sinaï fondant avec toutes ses fureurs sur « l'agneau de Dieu » et relevée tout à la fois par la sainteté humaine de la victime et par sa grandeur divine, quelle mort terrestre pourrait en approcher, quelle sympathie terrestre y répondre, quelle imagination terrestre la concevoir? et quand vous aurez tâché de rassembler en esprit tout ce que vous avez éprouvé, connu, entendu, rêvé de douleur dans l'humanité, que deviendra cette goutte d'eau dans l'abîme d'angoisse où retentit ce cri lamentable : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Et ce qui relève le prix du sacrifice, c'est l'indignité de ceux pour lesquels il est accompli. Si l'auditeur est froid encore devant l'amour de Dieu sauvant l'homme par ce moyen et à ce prix, qu'il s'en rapporte à l'apôtre qui a vu la croix; qu'il s'en rapporte aux élus, qu'il s'en rapporte aux anges : « Rapportez-vous-en à la nature inanimée, que ce spectacle anime: à ces rochers qui se fendent, à cette terre qui rend

^{(1) 2}e vol., p. 447 et 448.

ses morts, à ce soleil qui se couvre, à ce jour qui se change en nuit, à ce voile du temple qui se déchire, comme si l'ordre des choses humaines et divines était bouleversé (1). » N'est-ce pas la même misère de l'homme attestée par le même amour de Dieu? Le langage est moins ardent, mais le second tableau se termine par une pensée qu'aurait pu envier le premier. L'orateur charge les anges d'aller dire aux intelligences célestes qu'il y a là, devant lui, un pécheur perdu qui délibère avec lui-même s'il doit ou non donner son cœur au Dieu qui lui a donné son Fils : « Allez le dire, et vous qui trouvâtes si souvent la terre incrédule à ce qui vient du ciel, vous allez trouver, pour la première fois, le ciel incrédule à ce qui vient de la terre (2). »

Le sort du pécheur inconverti. — Nous avons rappelé ce que l'orateur en avait dit dans l'un de ses anciens discours. Voici ce qu'il en a dit dans le dernier. « Ce jour-là il était temps encore (de fuir la colère à venir), mais maintenant il est trop tard. Trop tard: mot amer, mot infernal, mot qui est l'enfer! Trop tard: c'est-à-dire le ciel devenu d'airain et tombant sur nous de tout son poids! Trop tard: c'est-à-dire le feu brûlant qui brûle, brûle encore et ne s'éteint point, le ver rongeur qui ronge, ronge encore et lui seul ne périt point! Trop tard: c'est-à-dire la miséricorde de Dieu épuisée par sa justice, liée par sa fidélité, et ne pouvant plus se faire jour d'aucun côté sans déchirer quelques unes de ses perfections! Trop tard: c'est-à-dire le désespoir du: Je ne puis, avec l'amertume du: J'ai pu et je n'ai pas voulu! (5) »

Le diable. — Le diable joue un grand rôle dans les premiers discours d'Adolphe Monod; il exerce encore son funeste ministère dans les derniers. Il a mis les germes mauvais dans le cœur de la femme à côté des bons, ou plutôt il a altéré ces derniers: « Sous son influence mystérieuse et redoutable, on voit dégénérer cette activité en inquiétude, cette vigilance en curio-

^{(1) 3}e vol., p. 399.

⁽²⁾ Pag. 396 et suiv.

^{(3) 4}e vol., p. 450 et 451.

sité, cette finesse en ruse, cette pénétration en témérité, cette promptitude en légèreté, cette grâce en coquetterie, ce goût en recherche, cette mobilité en caprice, cette aptitude en présomption, cette influence en intrigue, cet empire en domination, cette tendresse en susceptibilité, cette puissance d'aimer en jalousie, ce besoin d'être utile en soif de plaire (1). » Le diable tient aussi ce langage à l'enfant : « Eh! mon pauvre ami, est-ce là ton repos? tu es bien bon de te donner tant de mal! ne pourrais-tu pas mieux t'amuser qu'au sermon? Et cette école du dimanche par dessus le marché! ta première communion, — et que de gens qui ne l'ont pas faite (2)! » Je me borne à ces citations.

Il ne faut donc pas chercher chez Adolphe Monod l'abandon des vieilles doctrines protestantes. Il n'a dit nulle part qu'il eût changé de doctrines. Au lieu d'approuver, il blàmait le relâchement doctrinal dont il était le témoin : « Mais aujourd'hui, il se répand dans les airs je ne sais quelle théologie vaporeuse, qui s'écarte, qui rougit de cette fermeté des commencements. La justification par la foi est près d'être reléguée par quelquesuns au rang des locutions usées; l'expiation blesse plus d'un esprit chatouilleux...; la grâce ce mot si doux, cette musique si délicieuse à l'oreille chrétienne, a perdu de son charme et revient moins souvent sur les lèvres; la rédemption elle-même, l'antique et immuable rédemption, cette joie éternelle du peuple de Dieu, fait place à la rédemption moderne (5). »

Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il ne s'est produit aucune modification dans les doctrines d'Adolphe Monod. Dans ce qu'il a dit plus tard de l'expiation, Jésus-Christ est toujours la victime rédemptrice, mais le prédicateur ne la déclare plus maudite de Dieu; il n'enseigne pas non plus le contraire; il se tait sur ce point. Dans son premier discours sur la Compassion de Dieu pour le chrétien inconverti, il avait avoué qu'il fut un temps où il

^{(1) 3}e vol.. p. 129.

^{(2) 4}e vol., dernière page, 311.

^{(3) 4}e vol., p. 384.

ne croyait aux peines éternelles ni pour aucun homme ni même. pour le diable ; il s'était même écrié : « Si une seule des créatures de Dieu doit être éternellement malheureuse, il n'y a point de bonheur possible pour moi; » il avait fait tout ce qu'il avait pu pour ne pas trouver les peines éternelles dans la Parole de Dieu; mais, poursuivait-il, « J'ai cédé, j'ai courbé la tête, j'ai mis la main sur ma bouche, et j'ai cru aux peines éternelles avec cette conviction que vous me voyezaujourd'hui, qui est d'autant plus ardente que je l'ai plus longtemps combattue, et qui me contraint à vous prêcher cette doctrine comme une doctrine de Dieu, comme une doctrine sainte et salutaire, terrible à croire, mais plus terrible à rejeter » (1). Cette conviction serait-elle devenue moins ferme? M. de Pressensé l'assure (2); il aurait pu remarquer qu'à côté de ce terrible mot : trop tard, ne se trouve pas le mot plus terrible encore : jamais; mais si le mot n'y est pas, la chose s'y trouve.

Non, pour la doctrine, il n'y a pas deux Adolphe Monod, il n'y en a qu'un, celui qui n'a jamais voulu savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié; celui qui disait en chaire:

« O croix! ô sang du saint des saints versé pour mes péchés! ô sacrifice trois fois amer d'une victime trois fois sainte! ò croix qui justifies tout ensemble et le pécheur perdu devant la loi de Dieu, et le Dieu qui pardonne devant la conscience du pécheur! ô croix, croix trois fois bénie, mon âme tout entière vole audevant de toi! Elle t'appelait avant de te connaître! De quel cœur ne te saisit-elle pas connue! (5)» et qui disait encore sur son lit de mort, avant d'y rendre son dernier soupir: « O douceur infinie de nous reposer pleinement au pied de la croix! Saisissons la croix, proclamons la croix, mourons en l'embrassant, mourons en la proclamant, et la mort sera le commencement

⁽¹⁾ ler vol., p. 374 et 375.

^{(2) «} S'il n'insistait plus autant sur les peines éternelles, s'il reconnaissait, à la fin de sa vie, comme nous le savons de source certaine, que Dieu s'est réservé le secret de l'avenir... » Pag. 216.

⁽³⁾ Doctrine chrétienne. Quatre discours. Paris, 1867. Discours sur le Fils. Pag. 167.

de la vie. Nul ne doit se reposer qu'il n'ait appris à se reposer au pied de la croix de son Dieu sauveur, dût-il y être poussé par les vents et par les orages et tomber de lassitude à cette place qu'il ne veut plus désormais quitter (1).»

C'est donc toujours le même homme, le même chrétien, le même orateur, mais à des âges différents de la vie humaine et de la vie spirituelle. Il a affirmé lui-même la constance et les modifications de son enseignement. Il n'avait changé, disait-il, ni de foi, ni de principes, ni d'esprit; mais il avouait des «nuances,» c'est ainsi qu'il s'exprimait, « qui ne devaient pas échapper au lecteur attentif (2). »

Ces nuances, qui sont plus que des nuances, se montrent, on l'a vu, dans le choix des sujets, bien plus variés à Paris qu'ailleurs, dans une étude plus attentive du cœur humain, dans une plus haute estime de notre nature, dans l'emploi d'arguments plus spirituels, dans une connaissance plus profonde des choses et jusque dans une plus grande douceur de langage. «Ce n'est pas à dire, remarquait-il lui-même, que tout soit progrès dans cette transition d'une méthode à une autre. Si l'âge mûr a l'expérience, la jeunesse a la force. C'est une infirmité de notre nature de ne pouvoir gagner d'un côté sans perdre de l'autre (5). »

Il est certain que, pendant le cours de sa carrière, Adolphe Monod a gagné et perdu. Dans les derniers temps, il avait plus de variété et moins d'ordre; plus de mesure et moins de force; plus de sagesse et moins d'éclat; plus de finesse et moins de grandeur; il persuadait mieux, il subjuguait moins; il était un meilleur moraliste et un moindre orateur. Différent donc, mais je n'oserais dire supérieur ou inférieur, car je ne sais ce qui l'emporte de ce qu'il a gagné ou de ce qu'il a perdu, différent et pareil; différent par ce qu'il appelait sa méthode, mais pareil par la fidélité, laquelle a été égale dans la jeunesse et dans l'âge

⁽¹⁾ Les Adieux.

⁽²⁾ Préface du 1er volume.

⁽³⁾ ler vol., préface, p. 6.

mûr. Ici il n'y a eu ni progrès ni défaillance; ici le temps n'a rien apporté ni enlevé. Le devoir a pu être entendu autrement; il a été également rempli. Au lieu de préférer l'Adolphe Monod de la première phase à celui de la seconde, ou l'Adolphe Monod de la seconde à celui de la première, remercions Dieu de nous avoir donné le premier pour les jours de l'enthousiasme, et le second pour les jours de la réflexion.

Il a donc suivi le Réveil dans sa marche, et, se modifiant comme le Réveil lui-même, il en est resté jusqu'à sa mort le fidèle représentant.

III

Mais, disions-nous, si les grands orateurs sont des types, ils sont aussi des personnalités. En représentant les autres, ils se développent fortement eux-mêmes. Tel a été le cas d'Adolphe Monod. Il mérite blen d'être considéré à part et pour lui-même; mais un seul homme pourrait parler de lui comme il convient; ce serait lui. Quel tableau il aurait pu nous laisser d'un autre Adolphe Monod, s'il y en avait eu deux! A défaut du tableau, voici l'esquisse.

Faisons, d'abord, la part des imperfections; nous serons plus libres pour faire celle des mérites.

Commençons par les exagérations doctrinales. Certes on ne saurait reprocher au prédicateur sa pleine confiance dans la pleine autorité des Ecritures. On aime mieux admirer la connaissance qu'il en avait acquise. Il les avait toutes vivantes dans sa mémoire. Il les citait comme s'il les lisait. Tout ce livre était écrit dans sa tête ou plutôt dans son âme. Et ce livre, nous l'avons vu, était partout divin pour lui. L'authenticité des documents ne lui suffisait pas; il lui fallait l'inspiration des détails. Sans adopter ni combattre la théorie de M. Gaussen, il voulait que, pour l'autorité, l'Ancien Testament valût le Nouveau, que les livres historiques valussent les livres prophétiques, que les livres prophétiques valussent les récits évangéliques, que Job

valût saint Paul et que Salomon valût saint Jean ou saint Pierre. Il mêlait ensemble des paroles bibliques qui n'avaient aucun rapport les unes avec les autres, et il donnait aux textes de l'Ancien Testament une portée qu'ils n'auraient pu avoir que dans le Nouveau. Ainsi, il choisissait un verset d'un Psaume pour peindre les joies de la vie chrétienne, ignorées du psalmiste, et un verset d'Ezéchiel pour peindre les tourments de l'enfer, ignorés également du prophète. Il y a bien des réserves à faire sur ses vues bibliques. Homme pratique, il a exhorté, non disserté. Il le disait lui-même : « Je ne monte pas ici en théologien, mais en apôtre; je n'expose pas la doctrine, j'annonce l'Evangile, je proclame le salut » (1). » Il a pourtant sa théologie, comme on l'a vu déjà. Il est certain que sur la question de l'expiation, sur celle des peines éternelles, sur d'autres encore, il a accepté et parfois aggravé les exagérations de l'orthodoxie. L'orthodoxie croit à une perfection, mais ce n'est pas à la sienne. Il est donc permis de lui dire, respectueusement, que si elle ne contredit pas, et c'est ma pensée, les enseignements bibliques, elle les dépasse sur divers points, et qu'il lui arrive de donner à la théologie le nom de révélation. Je ne médis pas du travail des docteurs; j'y applaudis et j'y souscris bien plutôt; mais je puis approuver Athanase sans le prendre pour un saint Paul, et croire certaines choses possibles sans les croire probables, ou probables sans les croire sûres, ou sûres sans les croire nécessaires.

A son arrivée à Paris, Adolphe Monod sembla retirer ses préférences à saint Paul pour les donner à saint Jean; le premier avait été l'apôtre de sa jeunesse; le second allait être l'apôtre de sa vieillesse. Ce changement résultait d'un autre. Au lieu d'une doctrine, le pasteur allait surtout prêcher une personne; l'apôtre qui avait le mieux connu et fait connaître, le plus aimé et fait aimer cette personne était son auxiliaire préféré. Aussi quel éloge du disciple avant l'éloge du Maître! Certes saint Paul n'est pas sacrifié, ni aucun autre apôtre; ils sont des vases

⁽¹⁾ Doctrine chrétienne. Quatre discours, pag. 168.

et des organes de l'Esprit de Dieu (1); mais si l'orateur appelle Paul « l'apôtre de la justice qui est par la foi, » il appellerait volontiers Jean « l'apôtre de la personne de l'homme-Dieu. » « Saint Jean est l'apôtre du Saint-Esprit. » Cette contradiction en appelle deux autres. Si le Réveil n'a pas tenu ce qu'il promettait, s'il est arrêté dans son développement, c'est, nous l'avons vu, parce qu'il a accordé trop d'importance à la parole écrite et pas assez à la parole vivante, Jésus-Christ. C'est sa personne vivante, tout ensemble divine et humaine, qui illumine, attire, subjuge les hommes. L'apôtre qui s'était le plus attaché à lui, rempli de son esprit, pénétré de son amour, empreint de son image, le disciple le plus cher et le plus semblable au Maître devait être aussi le plus béni dans son œuvre; et c'est un autre apôtre qui l'a été, l'apôtre même de la vérité écrite. Voilà pour le passé: restent le présent et l'avenir. Puisque le présent et l'avenir doivent considérer histoire, doctrine, morale, exégèse, critique même en Jésus-Christ, l'apôtre préféré et proposé comme modèle sera l'apôtre de sa personne; il ne l'est pas, c'est l'apôtre du dogme qui l'est. Ces diversités de vues ne sont, au reste, pas aussi étonnantes dans des discours séparés les uns des autres qu'elles le seraient dans les chapitres d'un même livre.

Les âmes ardentes et généreuses, même chrétiennes, ou chrétiennes surtout, sont ouvertes aux illusions, si voisines des espérances. Adolphe Monod a eu des illusions, mais des illusions qui l'honorent, car c'étaient des illusions de charité! Aux jours de sa jeunesse enthousiaste, il entendit retentir d'un bout du monde à l'autre ce cri du désespoir ou de l'espérance, de l'espérance cette fois : Qu'est-ce que la vérité? La vérité dans la littérature, la vérité dans la science, la vérité dans la religion surtout? « Qu'est-ce que la vérité, demandent le féroce Zélandais et l'Otahitien dénaturé, fatigués de leur barbarie et de leurs meurtres. Qu'est-ce que la vérité, demandent à un autre bout du monde le fier Persan et l'Arabe vagabond, non moins fatigués de leur sensualité et de leur ignorance. Qu'est-ce que la vérité,

^{(1) 3}e vol., p. 16 et 24.

demande, près de nous, l'habitant de la vieille Europe, plus fatigué que tous les autres de sa foi sans foi et de son christianisme sans christianisme. » Le prédicateur demande lui-même
à ses auditeurs s'ils pourront se défendre d'être entraînés dans
cet entraînement universel. Il cherche un esprit assez ténébreux,
une imagination assez froide, un cœur assez lâche pour n'être
pas « remué d'une question qui remue tout le genre humain. »
D'après lui, « ce n'est pas assez dire que cette question a trouvé
un écho: elle a trouvé une réponse. Elle a changé la face du
monde. Elle a créé une ère nouvelle, qui dispute à celle de
Luther la première place après l'ère de Jésus-Christ » (1). O
rêve, rêve aussi chimérique que généreux.

Adolphe Monod crut devoir rester dans notre Eglise officielle quand son frère aîné la quittait si noblement. Il nous a dit luimême les tristesses de ce dissentiment, qui parut resserrer les cœurs en séparant les destinées (2). La conscience fit partir l'un, la conscience fit rester l'autre : conduite différente et fidélité égale. Celui qui remplaça l'autre ne renonçait pas à une meilleure organisation de l'Eglise, mais il l'attendait des progrès spirituels. « Si donc le temps n'est pas venu de réorganiser l'Eglise, il nous reste pourtant aujourd'hui un moyen de travailler efficacement, quoiqu'indirectement, à son progrès futur : c'est de concentrer tous nos efforts sur le progrès de la vie spirituelle, de la foi, de la piété, de la charité, dans son sein, en comptant sur l'Eglise invisible pour renouveler graduellement l'Eglise visible à son image (5). » Rappelant un peu plus loin les progrès des derniers temps, il disait que le passé nous garantissait l'avenir. Je m'étais permis de le lui dire à lui-même. Nous étions à la fête annuelle des Diaconesses; on s'était répandu dans le jardin; on chantait et on priait. La confession de foi, me demandait-il, quand l'aurons-nous? Regardez, lui répondis-je, et écoutez, elle se fait. Dieu nous a bénis dans notre voie; le mouvement

⁽¹⁾ ler vol., p. 99 ss.

^{(2) 3}e vol., p. 99: • Mon âme se brise à la pensée d'une séparation même apparente. •

⁽³⁾ Pag. 267.

est des autres à nous, non de nous aux autres; nous gagnons des frères et n'en perdons pas. Persévérons et espérons.

Mais notre Eglise, même relevée et réorganisée, ne répondait pas à son attente. Il désirait, il espérait, il préparait l'Eglise de l'avenir, et il croyait les autres vrais chrétiens de toutes les communions remplis du même désir, de la même espérance, du même zèle que lui. « La réforme que je veux pour notre Eglise, je la veux pour l'Eglise luthérienne, pour l'Eglise anglicane, pour les Eglises indépendantes, et elles aussi le veulent pour elles-mêmes. Le travail qui s'opère parmi nous dans les esprits s'opère également ailleurs. L'Eglise, une Eglise nouvelle, est partout attendue, partout appelée, j'allais dire au nom de la religion, mais je pourrais dire au nom de la politique, dont elle peut seule apaiser les différends; au nom de la société, dont elle peut seule résoudre le problème; au nom de l'humanité, dont elle peut seule guérir les plaies..... C'est le vœu, c'est le rêve, c'est le gémissement de toutes les communions chrétiennes.» Ce désir, cet espoir, l'orateur les discerne non seulement dans les Eglises protestantes, mais aussi dans l'Eglise catholique à l'Occident et dans l'Eglise grecque à l'Orient. « Partout, je vois poindre sur l'horizon un peuple de Dieu, petit par le nombre, mais grand par la foi et par l'amour, qui se détache des positions anciennes et qui se tient prêt pour l'Eglise spirituelle, fraternelle, missionnaire, des temps à venir. Oh! puisse l'Esprit divin rapprocher ces âmes droites et fidèles qui s'ébranlent de toutes parts, qui se cherchent comme en tâtonnant dans les ténèbres, qui se combattent peut-être, faute de se connaître » (1).

L'attente de cette Eglise de l'avenir, qui ne devait être, après tout, que la primitive Eglise ressuscitée et agrandie, avait déjà jeté l'orateur dans une pieuse exaltation. « Qu'elle vienne et qu'elle secoue sur nous, de ses ailes enslées par le soussile de Dieu, une nouvelle rosée de la vertu d'en haut, une nouvelle onction d'union fraternelle et une nouvelle moisson mûrissant pour le ciel! Qu'elle vienne, et qu'elle rassemble dans une

^{(1) 3}e vol., p. 91 ss.

même foi, dans un même esprit, dans un même travail, et la studieuse Allemagne, et la consciencieuse Angleterre, et l'entreprenante Amérique, et l'active France, et tous les peuples, sous tous les climats! Qu'elle vienne, et qu'elle amène ces jours de grâce où les noms de calviniste, de luthérien, d'anglican, de morave, de national, d'indépendant, et pourquoi n'ajouterais-je pas, les noms de protestant, de catholique, de grec, tomberont absorbés dans un seul nom, celui de leur Seigneur et du nôtre, Jésus-Christ! Qu'elle vienne, et que les prophètes l'appellent, que les apôtres la saluent, que les Pères la louent, que les Réformateurs la bénissent, que tous les saints l'accueillent avec joie, sans compter les anges qui attendent sa venue pour entonner avec elle un nouveau cantique à la gloire de Celui dont elle portera le nom et l'image » (1)! Oui, qu'elle vienne! mais vient-elle, s'annonce-t-elle, se prépare-t-elle à vue humaine? Est-il bien vrai qu'après elle « soupirent les enfants de Dieu disséminés dans toutes les communions chétiennes, pour ne pas dire qu'après elle soupire le genre humain qui pressent sa délivrance dans celle de l'Eglise. » (2)? Le rêve sur la chrétienté est aussi beau, hélas! et aussi vain que le rêve sur l'humanité.

Une illusion plus étonnante chez un homme aussi jaloux des saines doctrines est l'espérance que les luttes doctrinales étaient passées dans notre Eglise. Le double enseignement de l'Ecriture sur la divinité de Jésus-Christ et sur son sacrifice expiatoire avait triomphé des obstacles qu'on lui avait suscités. « Mais aujourd'hui que cette doctrine de vie, qui a paru si étrange il y trente ans, peut être tenue pour acquise à la conscience ecclésiastique, aujourd'hui que la facilité avec laquelle elle est reçue de nos troupeaux lui épargne les embarras d'une lutte sérieuse, et tout ensemble lui en refuse le mouvement et l'intérêt (telle est la condition des choses humaines), l'instinct du réveil le pousse à de nouvelles conquêtes par de nouveaux combats » (5). Il dit

^{(1) 3}e vol., p. 50 et 51.

^{(2) 3}e vol., p. 263. Voir aussi 4e vol., p. 127.

^{(3) 4}º vol., p. 58 et 59.

ailleurs : « La cause de la saine doctrine est désormais gagnée (1). » Plût à Dieu encore!

Quand on lit Adolphe Monod, on est frappé de ses entraînements oratoires. Je n'oublie ni les exigences, ni les immunités de l'éloquence. A l'exemple des poètes, les orateurs, qui sont aussi des poètes, prennent et donnent le change sur les véritables limites et même sur la véritable nature des choses. Ils nous montrent l'océan étonné de se voir traversé tant de fois et en des appareils si divers par une reine, tantôt heureuse, tantôt malheureuse, et nul ne s'étonne de cet étonnement de la mer; ils prennent à temoin les murs d'un temple, et nul ne se dit que les murs ne les entendent pas. L'illusion est la même chez ceux qui parlent et chez ceux qui écoutent. C'est qu'il existe une vérité oratoire et qu'on demande à cette vérité la force plutôt que la mesure et la beauté plutôt que l'exactitude. Cette vérité elle-même à ses bornes, qu'aucune rhétorique ne fixe, mais que le tact trouve et observe. Il est arrivé souvent à Adolphe Monod de les dépasser. En l'étudiant, et en me souvenant que j'étudiais un orateur, combien de fois n'ai-je pas répété le mot : excessif. Excessif dans le fond et dans la forme, dans la pensée et dans l'émotion. Je ne sais où prendre les preuves, tant elles abondent. Ne les ai-je pas déjà données? à quelle hauteur n'at-il pas élevé saint Paul, après saint Jean! La fondation du Christianisme et le Christianisme lui-même semblent être à moitié l'œuvre de saint Paul. Sans lui la charité, je dis la charité, la charité chrétienne, ne serait qu'à moitié connue, comme si saint Jean et Jésus-Christ ne suffisaient pas à la manifester! L'œuvre de l'apôtre est aussi exaltée que sa personne. Ecoutez cette parole : « Atlas spirituel, Paul porte à lui seul le monde païen sur ses épaules. Cet empire romain qu'un peuple entier, et le plus puissant de la terre, a mis sept siècles à former, ce seul homme met un quart de siècle à le renouveler (2). » L'orateur n'oublie pas, mais ne compte pas non

^{(1) 4}e vol., p. 271.

^{(2) 4}e vol., p. 132 et 133.

plus les travaux des autres ouvriers de Dieu: Jean, Pierre, Barnabas, etc., etc., tant « ils s'effacent devant les siens. Niez la conversion de saint Paul, oui, mais alors niez aussi la conversion de la moitié de l'Asie et de la totalité de l'Europe; rendez Ephèse à Diane, Athènes à Minerve, Paphos à Vénus, Rome à tous les dieux du Panthéon, le monde païen à sa dissolution et à sa décadence, et notre Gaule à ses druides, à ses sacrifices humains, à sa barbarie (1). » L'éloquence de ce puissant orateur déborde par dessus les talents, par dessus les vertus, par dessus les œuvres du grand apôtre. Ce n'est plus de l'histoire, c'est de l'enthousiasme, un enthousiasme bienfaisant, mais qui laisse on ne sait à quelle distance derrière soi les paisibles récits des Actes des apôtres.

L'exagération du mal n'est pas moins frappante. Dans la chaire de Lyon, l'orateur s'écriait : « Ce ne sont pas des demiténèbres, ce n'est pas un peu d'erreur, ce n'est pas un peu de désordre : c'est désordre pur, c'est ténèbres pures, c'est incrédulité pure, incrédulité revêtue du nom du Christ! en sorte que dans l'Eglise de Jésus-Christ, sous le nom de Jésus-Christ, peut-être jusque dans la chaire de Jésus-Christ, dans ceux qui sont établis pour veiller sur les brebis de Jésus-Christ, là, là même, le Démon a mis son incrédulité. Ce n'est plus l'Eglise de Christ, c'est l'Eglise du Démon, c'est « l'assemblée de Satan (2).» Pourtant il y avait dans cette chaire une Bible et un fidèle ministre pour la prêcher, et ce fidèle ministre ne pouvait pas se croire le ministre d'une Eglise du Démon, et le pasteur d'une assemblée de Satan. Il disait aussi à Lyon et il a dit ailleurs que nous sommes tous, bons ou mauvais, débonnaires ou sanguinaires, des meurtriers, lui comme les autres, tous des Caïns des corps ou des âmes, dignes d'être maudits, ou plutôt maudits et perdus. Il a parle des effets de la « peccadille » d'Adam comme s'il avait voulu désier plutôt que persuader l'esprit humain (3).

^{(1) 4}e vol., p. 212.

⁽²⁾ ler vol., p. 282.

⁽³⁾ ler vol., p. 212 et 213.

Il fait un usage que j'appellerai aussi excessif de la période et de l'énumération oratoires. Saurin les avait pratiquées avant lui ; je ne crois pourtant pas qu'il les lui ait apprises. Je vois ici une ressemblance plutôt qu'une imitation. Quand on a le désir et la force d'impressionner fortement, ces formes de l'éloquence se présentent et s'imposent d'elles-mêmes. On se demande si Adolphe Monod aurait pu parler autrement qu'il ne l'a fait. Ce grand langage se reproduit dans tous ses discours. Et les périodes sont longues autant que fréquentes; elles remplissent souvent des pages entières. Je ne donne pas d'exemple, parce qu'il y en a trop (1). Si ces superbes développements sont la partie la plus frappante du discours, elles n'en sont pas la partie la plus méritoire; ils sont plus riches en mots qu'en pensées. Une fois commencée, la période oratoire se déroule sans difficulté; on a même de la peine à l'arrêter parfois, tant elle se pousse d'elle-même. Au reste, ses avantages se montrent surtout dans le discours parlé et ses inconvénients dans le discours écrit.

Adolphe Monod aimait l'accumulation des mots, comme on l'a vu déjà. Voici pour saint Paul. « Eh bien! cette semence salutaire dont le champ est le monde païen, qui en a été le semeur (2)? Allez demander à Ephèse qui lui a donné une Eglise chrétienne? Ephèse répondra tout d'une seule voix : L'apôtre Paul; Tarse : l'apôtre Paul; Thessalonique : l'apôtre Paul; Athènes : l'apôtre Paul; Corinthe : l'apôtre Paul... (5). » Voici pour Jésus-Christ : « Avec Jésus, je descends au plus profond de l'enfer... Avec Jésus, je parcours la terre d'un bout à l'autre..... Avec Jesus, je monte au plus haut des cieux, et dans mon Juge je reconnais mon Sauveur. Quoiqu'il en soit, Jésus, Jésus, c'est le seul nom que nous opposions à toutes les inquiétudes et à toutes les frayeurs : aux angoisses de la mort, Jésus; aux terreurs du jugement, Jésus; aux souffrances de la chair, Jésus; aux défaillances de la foi, Jésus; aux accusations de la cons-

⁽¹⁾ Voir 3c vol., p. 298; 4c vol., pp. 134, 154 ss.

⁽²⁾ Voilà le vrai mot. Paul a semé plus de sol qu'il n'en a conquis. Des germes plutôt que des victoires.

^{(3) 4}e vol., p. 143 et 144.

cience, Jésus; aux tentations du Démon, Jésus; et à toutes vos questions, Jésus, Jésus (1), » et ailleurs... « l'Eglise où le témoin de la vérité sera Jésus-Christ; l'interprête des Ecritures, Jésus-Christ; la vertu des miracles, Jésus-Christ; la substance des prophéties, Jésus-Christ; l'abrégé de l'histoire, Jésus-Christ; le résumé de la doctrine, Jésus-Christ; la voix du salut, Jésus-Christ; la loi du fidèle, Jésus-Christ; le trésor de son âme, Jésus-Christ; la vie de sa vie, Jésus-Christ (2). » L'orateur veut encore ailleurs que nous cherchions ce qui nous manque en Jésus: « La vie de prière en Jésus! La vie de renoncement en Jésus! La vie de charité en Jésus! La vie d'humilité en Jésus! La vie de Jésus en Jésus (5). » Je dirai aussi que ce langage vaut plus dans la bouche que sous la plume d'un orateur.

Je m'étonne de trouver quelques expressions bizarres dans les discours d'un pareil maître. Je suis presque tenté d'en accuser la capitale, car c'est elle qui les a inspirées. Nous venons de voir que Paul était un Atlas qui portait le monde païen sur ses épaules. Samuel est appelé « un géant de la prière » (4). L'homme qui croit en Jésus-Christ remporte sur lui-même une victoire « auprès de laquelle toutes celles d'un César ou d'un Bonaparte ne sont que des jeux d'enfants » et montre une confiance « que n'égalent ni celle d'un Colomb dans la vaste mer, ni celle d'un Montgolfier dans la mobile atmosphère » (5). Le prédicateur demande, dans un passage d'ailleurs admirable, si le chrétien serait un Tantale qui verrait passer devant lui le festin des grâces spirituelles sans y pouvoir toucher (6). Il parle d'hommes qui « se forment, je devrais dire se déforment » et « qui ont su, comme ils disent, se faire une raison, dites plutôt une ration » (7); d'un « Dieu distant de ses créatures à perte

^{(1) 1}er vol., p. 189.

^{(2) 3}e vol., p. 50.

^{(3) 3}e vol., p. 281.

^{(4) 3}e vol., p. 87.

^{(5) 3}e vol., p. 42.

^{(6) 3}e vol., p. 40.

^{(7) 3}e vol., p. 303.

de vue, et de vie » (1); d'une « paix humide de douleur et d'amour (2); d'une « plume trempée dans l'expérience d'une vie toute crucifiée avec Jésus crucifié » (3); d'un « christianisme plaqué » (4); de chrétiens « à la saint Jean et à la saint Paul » (5). Simples peccadilles littéraires qu'il ne vaudrait pas la peine de noter, si celui qui les a commises n'était pas une autorité!

\mathbf{IV}

Ses imperfections disparaissent devant ses mérites. Dieu lui avait accordé les dons qui font les grands orateurs.

Et, d'abord, une raison puissante, une raison hardie, audacieuse même, qui acceptait le mystère, et repoussait l'incertitude. Elle préférait les dogmes carrés aux idées vagues. C'est elle surtout qui poussait les choses jusqu'aux conséquences extrêmes et faisait de la logique à outrance. On se récriait intérieurement, mais on aurait été embarrassé de répondre, tant les principes étaient sûrs, les arguments serrés, les conclusions rigoureuses en même temps qu'accablantes. On était tout étonné, par exemple, de se voir un meurtrier de corps et toujours un meurtrier d'âmes, et d'avoir, à ce titre, encouru la mort éternelle; on repoussait le résultat général du discours, mais on était frappé de la vérité de chaque détail (6), et on se retirait troublé, sinon convaincu.

Ce dialecticien était un poète. Dieu l'avait doué d'une imagination de Saurin et de Pascal, et non seulement d'une imagi-

- (1) 3e vol., p. 35.
- (2) 3e vol., p. 338.
- (3) 4e vol., p. 275.
- (4) 4c vol., p. 194.
- (5) 3° vol., p. 393, et 4° vol., p. 289. Il répétait trop souvent certaines formules, surtout celle-ci : « dirai-je, le dirai-je? »
- (6) C'est dans les premiers discours que l'orateur a le plus raisonné: La sanctification par la vérité. Pouvez-vous mourir tranquille? Etes-vous un meurtrier? La crédulité de l'incrédule. Dans le dernier volume, l'Exclusisme appartient au même genre oratoire.

nation éclatante, mais aussi d'une imagination douce et même gracieuse. C'est cette imagination qui montre à l'orateur ravi les spectacles magnifiques de la nature; à l'orateur consterné les spectacles effrayants de l'enfer; à l'orateur navré les spectacles déchirants du Calvaire; à l'orateur charmé les spectacles touchants de la famille; à l'orateur indigné ces anges qui vont annoncer au ciel les ingratitudes de la terre. C'est elle et elle seule qui entendait d'un bout du monde à l'autre la question de notre siècle : Qu'est-ce que la vérité?

Ce poète était un observateur et un observateur de premier ordre. Michelet disait que les fins ne sont pas les forts. Il semble aussi que les orateurs entraînants ne sont pas les orateurs réfléchis. Adolphe Monod avait la puissance et en même temps la délicatesse du regard. Le grand mystère humain c'est la femme; il l'a étudiée, comprise, décrite avec l'esprit fin et la plume exercée d'un La Bruyère. Le peintre s'est vraiment montré digne du sujet. Le moraliste s'arrêtait aux nuances; il n'entrait pas dans les subtilités. Il n'aimait pas les subtilités. Il les a reprochées à Vinet.

Cet observateur avait le goût des choses grandes et nobles. Il n'aimait pas plus les arguties que les subtilités. Ne demandez pas à ce véhément censeur des plaisirs mondains si la Bible permet ou défend le bal aux jeunes filles. Il vous répondrait que « l'esprit d'un directeur n'est pas celui de la Bible. La Bible ne nous conduit pas par des directions, mais par des principes; elle a des règles pour le cœur, non pas pour les mains et pour les pieds (1). » Il envisage les choses de la même hauteur. Il trouve ce qui est grand plutôt qu'il ne le cherche; il s'y livre de préférence. C'est un penchaut et un besoin de sa nature, fine et délicate, sans doute, mais bien plus passionnée et audacieuse. Il évoque les grands souvenirs, il prêche les grands dogmes, il expose les grands devoirs, il fait de grands discours, et il lui faut, il le disait lui-même, de grands auditoires. Qui ne se souvient de son sermon sur les grandes âmes, et qui n'a senti,

^{(1) 2}e vol., p. 251.

en le lisant, qu'il était lui-même de la grande famille humaine?

Je viens d'écrire le mot : nature; j'en dois écrire un autre : travail. Le travail non pas diminué, mais accru par le succès.

Le futur orateur s'était adonné, de bonne heure, à l'étude des grands écrivains du dix-septième siècle. Il était devenu leur admirateur et leur disciple. Il professait l'orthodoxie littéraire. Il ne la pratiquait pas toujours, comme on a pu s'en convaincre. La morale littéraire est aussi d'une observation difficile. Ceux qui en ont les principes n'en ont pas toujours les vertus. On loue la simplicité et on n'évite pas la recherche; on dédaigne l'effet et on le poursuit; en un mot, on préfère les anciennes mœurs littéraires et on ne se défend pas des nouvelles. Hélas! être censeur n'empêche pas d'être complice. Adolphe Monod est un classique; je n'oserais dire qu'il soit un classique pur, même dans ses meilleurs discours; mais il est de la bonne école, et il conserve les saines traditions de l'esprit français.

Il avait contracté une habitude qu'on dirait aussi d'un autre temps, celle de la composition lente et de la révision attentive. Je lui dis que des pasteurs jeunes, je ne sais plus lesquels, improvisaient. Il se récria. On ne doit pas improviser, ajouta-t-il, avant cinquante ans. La concession était médiocre; il permettait l'improvisation à ceux qui ne voudraient ou ne pourraient plus la pratiquer. Il était allé collecter dans les environs de Montauban. Il revint triste et rêveur. Il interrompit son silence du soir par quelques remarques sur l'avarice. Un an plus tard, il prêcha son discours sur l'Amour de l'argent. Il avait, pendant tout ce temps, médité le sujet. Je l'ai rappelé ailleurs, son ami Roussel lui avait écrit que Les Fondements renversés étaient fort au dessous de La Femme. « Je le crois bien, nous disait-il, j'ai consacré plus de semaines aux deux discours sur La Femme que de jours aux deux discours sur Les Fondements renverses. » Le premier jet était puissant, mais après les audaces venaient les scrupules. Si ma mémoire ne me trompe pas, il a remplacé, dans le premier discours sur La Femme, les chemins aériens par les chemins subtils (1), qu'il aurait pu remplacer, je crois, par les chemins caches. Il se demandait et il demandait s'il fallait dire les angles ou les aspérités de la vérité. Pourquoi ne le rappellerais-je pas? J'ai vu ce puissant maître de la parole s'arrêter devant un détail de ponctuation et interroger sur cette difficulté l'un de ses frères. Rien ne lui paraissait indifférent et rien n'échappait à sa vigilance. Au milieu des graves débats du synode officieux de 1848, il alla trouver un jeune orateur et il lui dit : Vous vous rendrez poitrinaire, si vous continuez à parler ainsi. Le futur professeur de droit respirait mal; son collègue lui apprit à respirer mieux.

Je voulus savoir qui il tenait en plus haute estime, de Gœthe, l'émotion contenue, ou de Schiller, l'émotion débordante. Sa réponse me prouva que le génie supérieur à ses yeux était celui qui se contrôle en se déployant. Tel il a été lui-même. Ses ardeurs, ses véhémences, ses exagérations n'échappaient pas, mais répondaient à son dessein. Même quand il se trompait, il ne s'abandonnait pas. D'autres livrent tout au hasard; lui rien. Et il disciplinait en chaire sa personne comme son discours. Jamais la voix trop haute ou trop prompte; jamais le geste trop vif ou trop fréquent; jamais la parole emportée ou embarrassée. C'est son débit surtout qui était classique, et non seulement classique, mais admirable par l'expression de la figure et la beauté de l'organe.

Qu'on ne nous demande pas si saint Paul, que l'orateur avait pris pour modèle, connut ces soucis. Qu'on ne nous demande pas davantage si, en prêchant de la sorte, on ne risque pas de faire plus de plaisir que de bien. Il faudrait aborder la question délicate de l'emploi de l'art dans le sermon. Adolphe Monod connaissait tous les dangers des beaux discours. Il nous dit, en 1848, dans un sermon de consécration, ses préférences pour les discours simples et de village. Il était confus et non fier des formes académiques — ce mot dédaigneux est de lui — qu'il était obligé de donner à sa prédication (1). Il y avait toujours

^{(1) 3}e vol., p. 120.

⁽²⁾ Il a dit ailleurs du prédicateur contemporain : · Que lui reste-t-il pour fixer votre attention et pour gagner vos cœurs (si c'est les gagner) que de

un artiste dans cet homme, et un artiste qui, parfois, se laissait trop voir, mais un artiste au service d'un chrétien.

Quel chrétien! Je le connaissais; j'ai voulu le mieux connaître; je l'ai étudié de nouveau et aussi attentivement, aussi profondement que je l'ai pu. Je viens de passer trois mois dans son intimité; je l'ai entendu parler, je l'ai senti vivre; et, je puis le dire, puisqu'il ne m'entend pas, mon admiration s'est accrue : c'est le chrétien en lui qui est grand, c'est le chrétien qui est le plus grand. Le voici tout jeune et décrit par lui-même. Il disait à Lyon à ses adversaires :

« Je ne tiens ni à mon honneur, ni à ma gloire, ni à ma santé, ni à ma vie, qu'autant que ce sont des dons que Dieu m'a faits. Je n'ignore pas combien il serait facile que dans un esprit aussi jeune que le mien et dans mon caractère naturellement ardent l'opposition que je rencontre n'éveillât des sentiments personnels. Mais j'ai constamment demandé, et je crois avoir obtenu, par la grâce de Dieu, que je puisse braver ce danger. J'ai besoin de vous assurer en particulier que la douleur que vous me donnez est pure du plus léger mélange d'amertume contre aucun de vous, et que je donnerais de bon cœur tout ce qui me reste d'une santé déjà chancelante, si, par ce sacrifice, je pouvais faire partager à un seul d'entre vous cette félicité divine dont vous redoutez la contagion. » Après le privilége chrétien, il ne connaît pas de plus grand honneur que d'être pasteur chrétien. « Dès lors, tout mon temps, toutes mes forces, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, appartient à la propagation de l'Evangile, et c'est ma prière continuelle que je ne fasse rien qui ne tende à affermir dans la foi ceux qui croient et à y amener ceux qui ne croient pas (1). » Voilà, peint en peu de mots, l'Adolphe Monod que nous avons connu.

faire appel, en dépit de lui, à la séduction du langage, que de s'évertuer à chatouiller vos oreilles paresseuses, que de se donner en spectacle à vous, ainsi qu'Ezéchiel au peuple d'Israël, comme un homme qui chante agréablement, avec une belle voix et une suave harmonie. Chrysostome fait entendre les mêmes plaintes dans plusieurs de ses discours.

(1) Destitution d'Adolphe Monod. Paris, 1864.

Le voilà avec sa conscience, une conscience qu'il n'était pas aisé de satisfaire. A la fois défiante et exigeante, scrupuleuse et impérieuse, inspirant la crainte et commandant l'audace, elle était de ces consciences qui de l'homme font un saint, mais qui du saint font une victime. Noblesse et trouble d'une âme qui veut plus qu'elle ne peut. Adolphe Monod a doublement souffert: il a connu la mélancolie de l'homme et la tristesse du chrétien; l'une et l'autre très profondes. D'autres ont été moins fidèles et, j'allais dire plus heureux, je dois dire plus tranquilles. Dieu leur avait accordé le privilège ou infligé l'humiliation d'une conscience plus indulgente. Adolphe Monod ne se plaignait pas de la sienne. Il soumettait tout à son contrôle : sentiments et doctrines, paroles et actes, les choses grandes et les choses petites, même les plus petites; il avait un besoin profond et incessant de son approbation. Il a pu être troublé de sa voix, il n'en a jamais été importuné. Il lui en coûtait de l'écouter, mais, fait comme il l'était, il lui en aurait coûté bien davantage de l'étouffer.

Le voilà avec son amour des âmes, le plus beau comme le plus ardent de ses désirs. C'est ce sentiment qui faisait passer les frissons sacrés dans ses veines et qui lui faisait dire : « Je vous le répète en tremblant et comme à genoux devant vous. » Il tremblait et il priait, comme s'il s'était agi de sa propre perdition. Après avoir apostrophé les hommes, il apostrophait les éléments, parce qu'il ne pouvait contenir les feux intérieurs. Il était tout rempli de la charité dont il savait Dieu rempli. Il désirait, comme son Dieu, le salut du pécheur. Il le désirait de toutes les forces de son âme. On le sentait surtout à la fin de ses discours d'appel. Je ne te laisserai pas aller que tu ne m'aies béni, disait le patriarche à Dieu; il semblait dire au pécheur : Je ne te laisserai pas aller que tu ne te sois converti.

Le voilà avec son esprit de prière. La prière, qu'elle était belle sur ses lèvres dans les temples du Seigneur, ou dans les réunions des frères, ou devant un lit de souffrance! La prière de la bouche, précédée ou suivie de la prière du cœur. Celle-ci était constante. Toujours et pour tout, le recours au Père céleste. Ilomme de conscience, disais-je, j'ajoute : homme de prière ; l'un autant que l'autre, l'un à cause de l'autre. La prière avant le sermon et pendant toute sa préparation ; la prière pour la lumière, pour la force, pour le pardon, pour la sanctification, et la prière pour les autres autant que pour soi-même. Vous la soupçonniez, quand vous ne l'entendiez pas

Le voilà avec sa consécration à Dieu. Il s'était donné tout entier à lui après sa conversion; il ne s'est jamais repris. Le volonté de Dieu, le service de Dieu, la cause de Dieu, la parole de Dieu, la gloire de Dieu, le Fils de Dieu, le Saint-Esprit de Dieu, l'Eglise de Dieu, cela a occupé, rempli son âme entière et son existence entière.

Puis est venue cette mort qui a été celle d'un apôtre, par le zèle; d'un martyr, par la patience; d'un saint déjà glorifié, par l'allégresse spirituelle; une si belle fin d'une si belle vie! Il s'en est allé « meurtri, tout meurtri, mais vainqueur. »

Je le demande maintenant; si, dans la chaire, l'homme de la grâce a dû beaucoup à l'homme de la nature, l'homme de la nature n'a-t-il pas dû davantage encore à l'homme de la grâce? La piété n'a-t-elle pas eu une plus grande part que le talent dans cette éloquence? Adolphe Monod disait à ses auditeurs : « Pour remuer à salut jusqu'au moins croyant d'entre vous, savez-vous ce que je voudrais? Je voudrais pouvoir faire monter dans cette chaire un Paul amaigri par les jeûnes, usé par les fatigues, épuisé par les veilles, allangui par les prisons, mutilé par les verges de Philippes et les pierres de Lystre (1). » Nous avons eu, nous avons vu, nous avons entendu un saint Paul, qu'il ne faut pas comparer avec l'autre, un vrai saint Paul néanmoins, qui connaissait les luttes, les larmes, les veilles, les humiliations endurées pour le Christ, et ce saint Paul de notre Eglise, qui l'était d'autant plus qu'il ne se doutait pas de l'être, était aussi un enseignement vivant dans sa chaire. Sa personne parlait avant et après son discours.

^{(1) 4}e vol., p. 172.

Il prêchait, dans une chaire voisine, l'un de ses grands discours. Il venait de jeter un saint effroi dans les âmes. « Et vous. se fit-il dire, qui renversez l'un après l'autre tous les appuis de notre tranquilité, en avez vous de plus solides pour vousmême? Prédicateur de notre trouble, pouvez-vous ensin mourir tranquille (1)? » La Bible à la main, il s'arrêta, leva les yeux au ciel, puis, d'une voix profonde et lente, comme écrasé par l'émotion, il répondit : « Oui, je puis mourir tranquille. » Le saisissement fut général. Pourquoi? Parce qu'on croyait qu'il serait mort, à l'heure même et dans cette chaire même, ainsi qu'il le disait. J'étais à l'Oratoire quand il y prêcha son discours sur le geòlier de Philippes. Montrant la part du Père au salut des hommes, il disait : « Gloire soit au Père! montrant la part du Fils, il disait : « Gloire soit au Fils! » montrant la part du Saint Esprit, il disait : « Gloire soit au Saint-Esprit! puis, réunissant ces trois adorations : «Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit! » et cela d'une voix solennelle et basse qu'on entendait à peine, mais qu'on entendait partout dans ce vaste temple; l'auditoire était suspendu à ses lèvres. Effet extraordinaire de paroles ordinaires. Pourquoi? A cause de l'émotion qui les avait inspirées. Dans son discours sur le Plan de Dieu, il montrait que les voies de Dieu sont meilleures que les nôtres, et que tout dans ses vues sur nous est amour pour nous. J'ignore l'effet de ce sermon; mais ce que je crois pouvoir affirmer, c'est qu'il eut plus d'autorité dans sa bouche qu'il n'en aurait dans une autre. Pourquoi? Parce qu'il était la parole d'un homme qui allait bientôt dire à Dieu de sa voix mourante : « O Dieu qui es amour, qui ne nous as rien fait, qui ne nous fais rien, et ne nous feras rien que par amour... je te rends grâce; et je te rends encore plus grâce, s'il est possible, pour ton amour qui m'a tant affligé, mais tant soutenu... »

Voilà l'homme, et voilà le chrétien, voilà l'orateur et voilà l'apôtre; privez l'homme du chrétien; privez l'orateur de l'apôtre, et dites ce qui nous restera d'Adolphe Monod!

⁽¹⁾ ler vol., p. 173.

Grâce aux qualités humaines et aux vertus chrétiennes, il a été un orateur sans égal dans notre Eglise. Lacordaire a-t-il vraiment dit de lui, après l'avoir entendu : « Il est notre maître à tous: » a-t-il dit encore : « Si Monod avait prêché dans la chaire de Notre-Dame, je n'y serais jamais monté »? je l'ignore et j'en doute, mais je puis affirmer qu'au sortir de l'Oratoire, le célèbre Michel de Bourges écrivit à un ami, qui l'avait exhorté plusieurs fois à aller écouter Adolphe Monod : « Je viens d'entendre le premier orateur du siècle. » Parole excessive, écrite dans tout le feu d'un enthousiasme inattendu. Il est certain qu'Adolphe Monod aurait acquis une plus grande renommée dans une plus grande Eglise. Nos temples étaient toujours remplis, mais que sont nos temples en France? Nous sommes toujours le petit troupeau, qui peut susciter les talents, mais ne peut donner la gloire. Je me suis demandé si Adolphe Monod aurait été admiré dans la chapelle de Versailles; je n'en puis douter. Est-ce que Bourdaloue y a porté des discours plus vigoureux que : Pouvez-vous mourir tranquille? ou : Étes-vous un meurtrier? Est-ce que Massillon y a porté des discours plus beaux que les discours sur la Femme ou plus terribles que le premier discours sur l'Amour de Dieu pour le chrétien inconverti? Est-ce que Bossuet lui-même nous a laissé un sermon qui surpasse en éclat Danse et Martyre? Quel partage des trois convoitises humaines entre le sensuel Hérode, la frivole Salomé et l'orgueilleuse Hérodias! Quel portrait de la fille, surpassé seulement par celui de la mère! « A toi Salomé la convoitise des yeux... Jusqu'ici aucune tache n'a sali ta vie, aucun sang n'a souillé ta main. Seulement, et qui pourrait t'en blâmer à ton âge? tu marches, du cours, tu voltiges « comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux, » avec une légèreté étourdissante qui n'est pour le monde qu'une grâce de plus. Tu vis, tu t'agites, tu tournoies dans un tourbillon de plaisirs; et, tandis que tes pieds rasent à peine la terre, tes mains la sèment tout autour de toi des plus agréables fleurs. Type accompli de la jeune fille mondaine, tu séduis tous les regards, tu gagnes tous les cœurs, ta louange remplit

toutes les bouches, qui ne t'aimerait? Mais que portes-tu, fille charmante, dans ce plat que tu recois des mains d'un soldat farouche, pour en faire hommage à ta mère? O spectacle d'horreur! ô danse! ô martyre! ô pieds légers pour battre la terre en cadence, devenus « légers pour répandre le sang! » A toi, Hérodias, « l'orgueil de la vie. » Tout ceci a été fait par toi et pour toi. Le voilà ce sang dont tu étais altérée. D'où vient que ta main, à la fois empressée et tremblante, avance et recule tour à tour? J'ai vu passer comme une ombre, sur ton beau visage, un sourire de Satan avec une terreur de Dieu... » (1). J'ai entendu cela, et je n'ai oublié ni le regard, ni les gestes, ni la voix de l'orateur, austère comme un apôtre et beau comme un poète. Et le doyen Montet non plus ne pouvait oublier, après vingt ans, les paroles suivantes : « J'ai vu le jeune missionnaire s'arracher en pleurant des bras d'une mère, et, par le seul sacrifice qui puisse surpasser le sien, j'ai vu sa mère, sa mère elle-même, nouvel Abraham, sa mère tout en larmes, soutenir son enfant un moment ébranlé et l'encourager à s'éloigner d'elle. Ilélas! quelque temps après, j'ai vu cette mère pleurant sur la mort de son fils; sur sa mort, — et non sur sa tombe (2). Sa tombe, s'il en a une! cherchez-la sur les bords du Gange... Elle n'aura reçu ni les pleurs maternels, ni la rosée du ciel natal. Elle verra couler devant le nom du martyr étranger une onde indifférente et sans intérêt... » (5). Et l'orateur de vingt-six ou vingt-sept ans semblait inspiré en prononçant ces paroles. Aussi les préventions, il y en avait, s'évanouirent-elles dans l'enthousiasme. Non, ceux qui se pressaient autour de Bourdaloue, parlant les yeux fermés, n'auraient pas marchandé leurs éloges à de pareils discours sortis d'une pareille bouche. Si Adolphe Monod avait prêché dans la cour du grand roi, le dix-septième siècle aurait compté un célèbre prédicateur de plus.

^{(1) 2°} vol., p. 274 et 275.

⁽²⁾ Personne ne remarque l'incorrection voulue du langage.

⁽³⁾ ler vol., p. 102.

La louange n'est pas dangereuse, quand elle est collective. Je puis donc féliciter la famille des Monod d'avoir donné à notre Eglise un grand orateur, plus qu'un grand orateur, un saint!

Non pas à elle ni à lui, mais à l'Eternel donnons gloire! C'est l'Eternel qui envoie dans son champ les grands ouvriers, quand il lui plaît; et, quand il lui plaît aussi, il les retire. Il brise Pascal et conserve Voltaire, confondant nos pensées tantôt en abrégeant, tantôt en prolongeant les existences humaines. Adolphe Monod pourrait être encore parmi nous, et il y a un quart de siècle que nous l'avons perdu. Quel bien ne nous aurait-il pas fait! De quels respects n'entourerions-nous pas l'apôtre du Réveil, devenu son patriarche!

Le Réveil, dans quel état le trouverait-il aujourd'hui? Il ne l'a pas laissé tel qu'il l'avait vu et tel qu'il l'aurait voulu. « Peut-être, disait-il, ce que le mouvement religieux a gagné en étendue, il l'a perdu en profondeur; ce qu'il a gagné en intelligence, il l'a perdu en simplicité; ce qu'il a gagné en mesure, il l'a perdu en force. Je ne sais quelle vague sensation de langueur plane sur le Réveil, avec le souvenir d'une vertu évanouie : la prière languit, la foi languit, la charité languit, la prédication languit, les œuvres languissent, la vie languit... » (1). Ce tableau de son temps n'est-il pas aussi celui du nôtre, plus même que celui du sien?

Si nous voulons secouer la langueur, tournons nos regards vers ceux qui l'ignorèrent. Apprenons des auteurs du Réveil comment on se réveille. « Imiter n'est pas copier, » disait Adolphe Monod; non, imiter c'est s'inspirer. Il ne s'agit pas d'adopter les procédés critiques, exégétiques ou dogmatiques de nos devanciers; pas plus de les adopter que de les repousser; il ne s'agit pas non plus, il ne s'agit pas surtout d'adopter les grandes méthodes oratoires. Ne disons pas, avec d'autres, qu'on n'écoute plus les grands discours; la difficulté n'est pas de les faire écouter, mais de les faire entendre. Si les succès éclatants sont rares, c'est que les mérites le sont aussi. S'il ne devait plus y

^{(1) 3}e vol., p. 275.

avoir de grande éloquence dans les temples du Seigneur, c'est qu'il n'y aurait plus de grandes âmes dans les chaires ni sur les bancs. Gardons les espérances, et réglons nos efforts sur nos moyens; n'ayons pas l'ambition de ce dont nous n'avons pas la force; que ceux-là seuls prennent les armes d'Achille, qui en ont les bras. Si nous ne pouvons être parmi les grands, nous pouvons être parmi les fidèles, et cela suffit. Voilà la véritable imitation des pieux exemples. Croire, obéir, prier, travailler, souffrir, se dévouer, prêcher Jésus-Christ et le suivre, professer l'Evangile et en vivre, avoir l'âme chrétienne, la parole chrétienne, la vie et la mort chrétiennes, c'est la religion, le reste n'est que de l'éclat.

Pour imiter, il faut connaître, et pour connaître, il ne faut pas se fier ou se borner à la renommée, il faut se livrer à la recherche personnelle. Les discours d'Adolphe Monod ne paraissaient pas longs, quand on les entendait; ils peuvent le paraître, quand on les lit. Leur grandeur nuit aujourd'hui à leur popularité. Que les pasteurs du moins les possèdent et les méditent! Ils peuvent trouver dans d'autres livres contemporains autant d'instruction morale et religieuse; nulle part ils ne trouveront plus d'esprit de Dieu.

J'avais essayé de peindre Guillaume de Félice. J'avais formé le même dessein à l'égard de son collègue et ami. Il me semblait que j'acquittais une dette de cette école, en m'abandonnant aux mouvements de mon cœur. Mais comment pourrais-je rappeler ces deux noms sans en rappeler au moins un autre? Jalaguier, l'ami vénéré des deux amis. Jalaguier, la sagesse chrétienne, la sérénité chrétienne, la bonté chrétienne et aussi l'autorité chrétienne; propre et habitué entre tous à inspirer ce beau sentiment, le respect; d'une foi si soumise et si indépendante; prêt, il me l'a souvent dit, pour le départ et que son Maître a trouvé veillant et priant dans une retraite humble et paisible comme sa vie. Il inspirait la louange et ne pouvait la supporter.

Cela fait du bien de dire ou d'entendre dire du bien de ceux que l'on a aimés ou admirés. On les revoit, on renoue les anciens commerces, on revit la vie évanouie. Si le cœur s'émeut, si les regrets renaissent, si les yeux se remplissent de larmes, si les souvenirs deviennent des pressentiments, on se rappelle deux paroles de l'Ecriture, l'une bien triste, l'autre bien consolante. Voici la parole triste : Et il mourut; voici la parole consolante : Et la mort ne sera plus. — Et il mourut; hier, c'était pour les autres; demain, ce sera pour nous. Mais il mourut, c'est une heure; et la mort ne sera plus, c'est l'Eternité!